

LES BEAUX VOYAGES



TUNISIE



IRLANDE



ANGLETERRE



ECOSSE



GALLES



SIAM



INDES



BIRMANIE



CEYLAN



CHINE



JAPON



CANADA



RUSSIE



GRÈCE



HONGRIE



JAMAÏQUE



DANEMARK



CORSE



SUÈDE



TERRE-NEUVE



SUD-AFRIQUE



AUSTRALIE



Nouvelle
ZÉLANDE



FRANCE



MAROC



ALLEMAGNE



FINLANDE



PORTUGAL



BELGIQUE



NORVEGE



TURQUIE



EGYPTE



PALESTINE



ESPAGNE



HOLLANDE



ITALIE



SUISSE

LE LIVRE EN COULEURS

COLLECTIONS DES LIVRES EN COULEURS POUR LA JEUNESSE

*Reliés et Ornés de nombreuses Planches
artistiques en Couleurs*

*Volumes en 8° (20 x 14½), Reliés Toile, Illustrés de 12
ravissantes Planches en Couleurs*

“ LES BEAUX VOYAGES ”

ALGERIE	EGYPTE	JAPON
ALSACE	ESPAGNE	MAROC
CHINE	INDES	RUSSIE
ECOSSE	INDO-CHINE	TUNISIE

*Volumes en 8° (20 x 14½), Reliés Toile, Illustrés de 12
ravissantes Planches en Couleurs*

“ BIBLIOTHEQUE ROUGE ”

LES CONTES DE MA GRAND'MÈRE
ERIC
EVELINE ET BÉATRICE

*Enormes Volumes, Riche Reliure, Tranches Dorées, Illustrés
de 12 Planches en Couleurs et de nombreuses Planches en Noir*

“ CONTES ET NOUVELLES ”

LA GUERRE AUX FAUVES
LES PETITS AVENTURIERS EN AMÉRIQUE
LA CASE DE L'ONCLE TOM
UN TOUR EN MÉLANÉSIE
VOYAGES DE GULLIVER

LES ARTS GRAPHIQUES, 3 RUE DIDEROT, VINCENNES

LES BEAUX
VOYAGES

المكتبة الوطنية
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE TUNISIE
TUNISIE



14972

“LES BEAUX VOYAGES”

ALGÉRIE

ALSACE

CHINE

ÉCOSSE

ÉGYPTE

ESPAGNE

INDES

INDO-CHINE

TUNISIE

JAPON

MAROC

RUSSIE

COLLECTION

HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DE L'ÉTAT



MOSQUÉE DE SIDI BEN ZIAD—TUNIS.

20465

12°
R

LES BEAUX VOYAGES

TUNISIE

PAR

BRIEUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

OUVRAGE ORNÉ DE 12 PLANCHES
EN COULEURS ET D'UNE CARTE

LES ARTS GRAPHIQUES

ÉDITEURS

3 RUE DIDEROT, VINCENNES

1912



CARTE DE LA TUNISIE

100664

TUNISIE

PREMIÈRE PARTIE

LES HABITANTS

I

LES BERBÈRES

— Mon oncle, dit le jeune René, voici que j'ai quinze ans ; depuis un an j'ai bien travaillé, on est content de moi à l'école ; toi aussi tu es content de moi, et j'ai mon diplôme. Est-ce vrai ?

— Oui, mon enfant, répondit l'oncle, tu as quinze ans, tu as bien travaillé à l'école, on est content de toi, je suis content de toi, et tu as ton diplôme. Alors ?

— Alors, dit René gentiment, j'espère, mon oncle, que tu n'as pas oublié ta promesse et que nous allons en Tunisie.

L'oncle se mit à rire :

— J'ai si peu oublié ma promesse que depuis quinze jours je prépare notre voyage. C'est maintenant à ton tour de le préparer.

— Comment cela ?

Tunisie

— Voici les livres que j'ai achetés pour toi.

— Est-ce qu'il me faudra les lire ?

— Certainement.

— Avant de partir ?

Le jeune René prenant un à un les volumes qui composaient la pile que lui avait désignée son oncle lut les titres suivants :

Les Colonies Françaises.

Histoire de la Tunisie.

Les Civilisations de l'Afrique du Nord.

L'Afrique Romaine.

Histoire des Berbères.

La Civilisation des Arabes.

Kairouan et le Djerid.

Questions Tunisiennes.

Tunis et Kairouan.

— Et tu veux que je lise tous ces livres ?

— Mais certainement.

— Mon oncle, je te trouve un peu sévère. Je ne comprends pas.

— Il est pourtant facile de comprendre que je n'ai pas l'intention de te faire faire un voyage inutile.

Le jeune René regardait avec frayeur la pile de volumes placés devant lui.

— Il y a là, dit l'oncle, ce qui a été écrit de plus intéressant et de plus nouveau sur la Tunisie.

Le jeune René fit une grimace comme s'il avait eu envie de pleurer.

— Mon petit oncle, fit-il, écoute, je te demande grâce. J'ai quinze ans et en voilà bientôt dix que je

Les Berbères

suis penché sur des bouquins. Tu m'avais promis une partie de plaisir ; ce n'en sera plus une s'il me faut encore étudier avant de partir.

— Mais, mon petit enfant, si tu ne prépares pas ce voyage, tu voyageras comme une malle... Tu ne veux pas voyager comme une malle ?

René sourit et répondit :

— Non, mon oncle.

Et après un instant le jeune homme continua doucement :

— Écoute-moi, mon petit oncle, je vais te faire une proposition. Toi, tu les as lus, tous ces livres. Toi, ça t'amuse de lire des choses qui ne m'amuseraient pas, eh bien, tu me les raconteras. De cette façon-là je saurai ce que contiennent tous ces volumes, mais au lieu de l'avoir appris avec peine je l'aurai appris en m'amusant.

— Mais, mon petit enfant, tu n'y penses pas ! J'ai lu ces livres, c'est vrai, mais je n'ai pas pu retenir tout ce qu'ils t'enseigneraient.

— Tu en as certainement retenu ce qu'il y avait de plus intéressant et cela me suffit. Tout ce que tu me diras, mon petit oncle, ce sera une fête pour moi de l'écouter. Si je me mets à lire tous ces ouvrages je le ferai avec peu de goût comme s'il s'agissait d'un devoir et il m'en restera beaucoup moins que si tu m'accordes ce que je te demande. Allons, sois bon une fois encore. Je ne te demande pas de me dispenser d'étudier, mais je te demande de me rendre l'étude amusante.

Tunisie

Et René se fit alors si câlin, si persuasif que le bon oncle, deux jours après, lui dit :

— Eh bien, c'est entendu : nous allons partir. Je vais régler notre voyage à ma manière, d'après un itinéraire de ma façon, qui ne sera pas celui des Voyages Cook ni du guide Joanne. Je te montrerai successivement des campagnes ou des villes au fur et à mesure de nos études comme si je te montrais les images d'un livre. Notre voyage va être une leçon de choses. Commençons.

— Commençons.

— Nous allons partir pour la Tunisie. Mais nous nous arrêterons en chemin chez les Kabyles (je te dirai pourquoi) et, quand nous serons chez les Kabyles, je serai amené à t'exposer un côté de la question que nous avons dû laisser de côté lorsque nous avons étudié l'Algérie. A ce moment-là en effet nous ne nous sommes pas préoccupés des hommes qui ont passé sur cette terre avant l'arrivée des Français.

Il faut te dire tout de suite que les frontières qui séparent la Tunisie de l'Algérie et l'Algérie du Maroc sont de pure fantaisie. Je veux dire que seules des conventions politiques les ont déterminées. En effet, soit que tu regardes la carte, soit que tu te rappelles le voyage que nous avons déjà fait, tu te rends compte bien vite que le Maroc, l'Algérie et la Tunisie forment un tout limité à l'Ouest par l'Océan, au Nord et à l'Est par la Méditerranée et séparé du désert au Sud par la chaîne de l'Atlas et par celle de l'Aurès. De Casablanca et de Rabat jusqu'à Tunis et Sfax, il n'y a



CAVALIER ARABE.

Les Berbères

réellement qu'un seul pays dont la population primitive est identique et dans lequel aujourd'hui encore se parle presque uniquement un seul langage, le langage Berbère.

Dans la nuit des temps, je veux dire aussi loin que l'histoire nous renseigne, tous ces pays étaient habités par cette race Berbère. Puis vinrent des Carthaginois qui n'ont guère laissé que le souvenir de leur présence et le nom de Carthage. Les Romains en prirent la complète possession. Ils n'y ont laissé que des ruines ; mais des ruines dont l'importance dit la grandeur de leurs efforts. Enfin vers le onzième siècle commença l'invasion des Arabes. Nous verrons tout cela en détail et je te parlerai aussi plus tard d'autres envahisseurs éphémères tels que les Vandales, et les Normands de Sicile. Pour le moment, occupons-nous des premiers occupants, c'est-à-dire des autochtones, et allons voir les Berbères chez eux.

— Il en reste donc, des Berbères ?

— S'il en reste, mon petit ! Mais on pourrait presque dire qu'il ne reste ici que des Berbères ! La vraie vérité c'est qu'ils sont au Maroc l'immense majorité et qu'ils représentent encore en Algérie et en Tunisie la part la plus importante de la population. Il faut dire cependant que dans les plaines, Arabes et Berbères se sont mélangés, et si bien, qu'il arrive qu'on ne peut plus guère les distinguer les uns des autres ; mais là où nous allons, nous trouverons des Berbères purs. Ensuite, comme je te le disais, nous irons voir Carthage.

Tunisie

— Nous irons voir Carthage ! s'écria René avec admiration.

Son oncle le calma et lui dit :

— Je crois bien que si tu t'attends à revoir la Carthage de Flaubert, tu te prépares la plus vivante des déceptions. Mais nous verrons cela plus tard. Pour terminer notre programme nous irons chez un grand chef Arabe, un descendant des premiers conquérants, et je te montrerai ce que nous, les Français, nous avons déjà fait en Tunisie pendant nos trente années d'occupation. Ce programme te convient-il ? Oui ? Alors, en route, pour le pays des Berbères !

— Où est-il ?

— Il est en Kabylie. Et il y a aussi des Berbères dans la montagne de l'Aurès et dans les montagnes des Kroumirie.

— Tiens, fit René, ils sont donc tous dans les montagnes, les Berbères ?

— Ah ! tu es frappé de cette particularité ! Eh bien, en effet, ils sont tous dans les montagnes et tu dois bien penser qu'il doit y avoir une raison à cela. Ne la devines-tu pas ? Non ? Cherche encore et si tu ne la trouves pas je te le dirai demain après que nous aurons visité quelques villages entre Tizi-Ouzou et Bougie.

Veux-tu savoir dès aujourd'hui d'où vient ce nom des Berbères ? Ce n'est pas moi, c'est Ibn-Khaldoun qui va te le raconter. Ouvre le tome premier et cherche la page 167.

René obéit et lut ce qui suit :

Les Berbères

“ Leur langage est un idiome étranger différent de tout autre ; circonstance qui leur a valu le nom de Berbères. Voici comment on raconte la chose : Ifrîces, fils de Caïs-Ibn-Saïffi, envahit le Maghreb et l’Ifrikia et y bâtit des bourgs et des villes après en avoir tué le roi, El Djerdjîs. Ce fut même d’après lui, à ce que l’on prétend, que ce pays fut nommé l’Ifrikîâ. Lorsqu’il eut vu ce peuple de race étrangère et qu’il l’eut entendu parler un langage dont les variétés et les dialectes frappèrent son attention, il céda à l’étonnement et s’écria : ‘ Quelle berbera est la vôtre ! ’ On les nomma Berbères pour cette raison. Le mot *Berbera* signifie, en arabe, *un mélange de cris inintelligibles* ; de là, on dit, en parlant du lion, qu’il *berbère*, quand il pousse des rugissements confus.”

— Mais, reprit l’oncle, M. Victor Piquet n’est pas de cet avis. On a dû, dit-il, dériver ce mot de Barbarie, mais il est plus probable que l’on doit y voir une dénomination propre à la race arborigène de l’Afrique du Nord. Il est fait mention en effet, aux premiers siècles, de peuples nommé Barbari, Barbares, Sabarbares, Suburbures ; il est vraisemblable que l’origine de tous ces noms propres, comme celle du mot Berbères qu’adopteront les Arabes, est dans le nom des *Brabra* du bassin du Nil ; les *Brabra* sont en effet les premiers habitants de l’Afrique que les Arabes ont rencontrés en pénétrant sur ce continent.

Nous voici renseignés.

Maintenant, je dois te mettre en garde contre

Tunisie

l'erreur des nouveaux débarqués qui croient que la Tunisie comme l'Algérie et le Maroc ne sont peuplés que d'Arabes.

Lorsque les Français sont arrivés dans l'Afrique du Nord ils pensèrent aussi que la langue arabe était la langue uniquement parlée par les indigènes et ils éprouvèrent une certaine surprise lorsqu'ils constatèrent qu'en Kabylie, le langage était tout différent. Leur surprise se fit plus grande encore lorsqu'ils retrouvèrent le même idiome dans des villages très éloignés, et cette surprise devint la stupeur lorsqu'ils entendirent les Touaregs du désert s'exprimer avec les mêmes mots.

Ils apprirent bien vite que la langue arabe n'est pas le langage universel de l'Afrique du Nord et qu'autour des habitants qui le parlent il en est d'autres, beaucoup plus nombreux, s'exprimant dans un langage spécial qui n'est autre que la langue Berbère.

Il y a plus : ces Berbères possèdent une langue écrite qui présente cette particularité que son alphabet ne ressemble en rien à ceux qui nous sont connus. Alors que toutes les nations Aryennes, c'est-à-dire les nôtres, celles d'où nous sortons, ont emprunté les lettres de leur alphabet aux Phéniciens, il se trouve que les Berbères ont imaginé un système d'écriture qui leur est exclusivement personnel. Comment cela se fait-il ? On n'en sait rien.

*

*

*

Deux jours après, René et son oncle arrivaient en

Les Berbères

Kabylie en face d'un village dont la vue provoqua chez le jeune homme des cris d'étonnement.

— Mais, dit-il, c'est un village normand ! Mais ces maisons couvertes de tuiles, ces toits à deux pentes, cela n'est pas du tout africain ! Cette agglomération de chaumières qui descendent depuis la crête de la colline me rappelle tout à fait les paysages familiers de notre province !

Lorsqu'on pénétra dans le village la surprise de René ne diminua pas. Elle s'exprima par ces mots :

— Ces hommes sont blonds ! Mais comment cela est-il possible ! Je m'imaginai qu'il ne pouvait y avoir en Afrique et même en Algérie et en Tunisie que des gens à cheveux noirs et à barbe noire avec des yeux noirs au milieu, et en voici des blonds avec des yeux bleus et en voici qui ressemblent tellement aux paysans de nos villages normands que je suis porté à me demander si ce ne sont pas des gens de chez nous que l'on a déguisés en Arabes.

L'oncle s'amusa beaucoup des observations du jeune René et lui répondit :

— Les blonds ne sont pas rares en Algérie et il paraît qu'au Maroc ils sont la majorité. De ce phénomène je vais te donner cette explication qui vaut ce qu'elle vaut et qui a été admise par plusieurs historiens. Autrefois, le détroit de Gibraltar n'existait pas ; autrefois encore, entre la pointe de l'Italie, la Sicile et la Tunisie se prolongeait une bande de terre. De ce côté là comme de l'autre par conséquent l'accès de l'Afrique était facile à pied sec aux hommes qui

Tunisie

pouvaient arriver de l'Europe en venant du grand plateau central de l'Asie qui semble avoir été le berceau de l'humanité.

J'appelle, continua-t-il, j'appelle ton attention sur cet autre point, que les femmes ici se montrent aux étrangers sans que leur visage soit couvert d'un voile. Maintenant regarde cette maison : elle n'est pas beaucoup différente des autres, cependant tu la vois vide et en effet elle n'est habitée par personne. Elle ne se différencie des habitations prochaines que par ses plus grandes dimensions. Entrons. Elle est tout à fait dépourvue de mobilier. C'est là que se réunit l'assemblée des citoyens du village, et c'est là qu'on délibère sur les affaires communes.

— Mais, s'écria René, c'est la mairie, alors !

— Tu l'as dit, répondit l'oncle en riant. C'est là en effet que se rassemble le Djemma, et rien n'est plus pareil à un conseil municipal de chez nous. Je te supplie de bien retenir ces traits particuliers de mœurs, car ils prendront dans ton esprit une importance particulière lorsque je t'aurai amené à les confronter avec ceux que tu observeras lorsque nous visiterons les vrais Arabes.

Nous avons parcouru la Corse ensemble il y a quelques années. N'es-tu pas frappé, comme moi, de l'identité de ces deux paysages ? Remarque bien qu'ici, comme là-bas, il n'y a pas un coin de terre qui soit perdu. Tu peux voir en Kabylie, comme en Corse, des cultivateurs obstinés et admirables qui accrochés pour ainsi dire, aux flancs des collines,

Les Berbères

s'efforcent de mettre en valeur le moindre coin de terre horizontal qu'ils ont pu découvrir ou même créer à l'aide d'un petit mur de pierres sèches. Remarque encore bien ceci et ne l'oublie pas : la densité de la population de la Kabylie est aussi forte que dans les endroits les plus peuplés du pays le plus peuplé d'Europe : la Belgique. La propriété est donc ici extrêmement morcelée puisque les hommes y sont très nombreux en même temps que la superficie de la terre cultivable y est très restreinte. Tu en jugeras par ce fait que parfois le terrain et les arbres supportés par ce terrain n'ont pas le même propriétaire.

L'oncle s'arrêta devant une maison presque semblable à toutes les autres et dit :

— Puisque tu m'as imposé l'obligation d'être entre les livres et toi une sorte de traducteur, puisque j'ai accepté pour toi cette fatigue, je te demande en échange de me donner toute ton attention et de retenir les singularités que je te signale en ce moment. Elles ont un intérêt que tu comprendras bien seulement lorsque je t'aurai fait sentir la différence qu'elles établissent entre les Berbères et le peuple arabe.

Cette maison, presque semblable aux autres, et qui n'est signalée à l'attention du passant par aucun effort artistique, par aucune recherche de beauté, par aucune expression extérieure d'idéal, cette maison est cependant une Mosquée.

Et maintenant quelle différence remarques-tu entre les indigènes que nous croisons ?

— Aucune, répondit l'enfant.

Tunisie

— Aucune, tu as raison en effet. Il n'y a pas ici de différence extérieure entre les pauvres et les riches. Ils sont tous également déguenillés et s'ils sont également sales c'est que vraiment ils ont atteint sur ce point la limite du possible.

René interrompit son oncle :

— Mais, s'écria-t-il, en désignant un groupe, vois celui-là, vois comme il semble parler avec abondance, avec facilité et avec quelle attention il est écouté des autres.

— En effet, le Kabyle est naturellement et très facilement un orateur. Pour que tu comprennes bien mon insistance à te prier de conserver dans ta mémoire le détail des mœurs que je te signale en ce moment, je vais te donner tout de suite une explication sur celui-là. Si les Kabyles ont souvent et facilement l'habitude de la parole en public c'est que leur existence en agglomération les a conduits à vivre dans une communauté très resserrée, à avoir les uns avec les autres des relations très fréquentes, et par conséquent à prendre l'habitude de discuter ensemble les intérêts communs.

Il en est résulté entre eux une solidarité dont nous aurons à reparler. Le Kabyle vit en état de démocratie parce que les conditions forcées de son existence dans un espace restreint lui ont imposé le contrôle immédiat et incessant de l'opinion de ses voisins ; ces hommes rassemblés dans un espace aussi limité ont fatalement les mêmes besoins, des besoins étroits, des besoins immédiats, des besoins terre à terre,



TUNIS.

المكتبة الوطنية التونسية
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE TUNISIE

Les Berbères

des besoins qui doivent être réglés pour la vie quotidienne ; ils ont été ainsi conduits à se gouverner eux-mêmes et à exercer les uns sur les autres un contrôle de tous les instants. A l'origine, tout naturellement ils ignoraient la religion de l'Islam puisque la révélation n'a pu leur en être faite qu'au moment des invasions arabes, c'est-à-dire à partir du huitième siècle ; puisque la doctrine de Mahomet ne leur a été imposée par leur vainqueur que des milliers d'années après qu'ils étaient déjà constitués en société. Ils ont donc des lois à eux et qui souvent s'écartent des prescriptions du Coran. Le Coran qui est pour les Arabes la loi et les prophètes, c'est le cas de le dire ; qui pour les Arabes contient tout, qui est pour eux code de morale, code civil, et code pénal ; ce Coran n'est pas encore aujourd'hui pour les Berbères le Livre de toute la loi, et il est, chez eux, modifié ou complété par de très vieilles coutumes.

Donc résumons-nous. Ici, chez les Berbères ; vie en agglomération, vie en villages, où les habitations sont pressées les unes contre les autres et réunies aussi étroitement que des hommes pourraient l'être par la peur.

Chacun cultive un tout petit bout de champ, il le cultive avec une ingéniosité telle qu'il fait pousser sur un coin de terre de 400 mètres carrés tous les légumes nécessaires à son existence. Ceux qui ne sont pas cultivateurs exercent chez eux des petites industries familiales.

Lorsqu'un Kabyle part en promenade ou en voyage

Tunisie

c'est sur un baudet qu'il monte, l'Arabe monte à cheval, l'Arabe du désert monte à chameau et tu ne saurais croire combien cette différence de monture : cheval, baudet ou chameau est représentative de l'état d'esprit, de la mentalité et de l'être même de chaque individu.

Maintenant je vais te conduire chez les Arabes.

المكتبة الوطنية
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE TUNISIE

II

LES ARABES

L'oncle Paul avait eu l'occasion, quelque temps auparavant, de rendre un petit service à l'Agha de X...

Et il n'est pas juste de dire qu'il lui avait rendu un petit service ; en réalité, il lui avait simplement donné une marque de politesse, il avait agi à son égard de la façon qu'il conviendrait que tant de monde agît à l'égard des indigènes et de leurs chefs. (Voir notre volume précédent sur l'Algérie.)

Mais les Arabes sont, hélas, si peu habitués de notre part à ces bons procédés qui cependant devraient être la règle que l'Agha en question en avait gardé à l'oncle Paul une réelle reconnaissance.

Aussi lorsque la voiture qui emmenait les deux Français fut à quelque distance du douar le jeune René eut la grande surprise amusée de voir qu'on le recevait avec des honneurs qui, certainement, allaient pour une plus grande part à la situation officielle de son oncle, mais qui étaient aussi et surtout un hommage à sa courtoisie et le remerciement d'un Arabe de grande tente à un Français qui avait bien voulu le traiter comme un égal.

Tunisie

Montés sur des chevaux rapides et fringants une vingtaine d'Arabes entourèrent la voiture, après que les chefs de la petite troupe eurent adressé aux deux voyageurs le joli salut oriental qui par la main passée successivement sur le front et sur le cœur affirme que la pensée et les sentiments de celui qui salue appartiennent à celui qui est salué.

L'oncle Paul répondit par quelques mots en arabe dont la traduction exacte dépassait certes la réalité de sa pensée, mais qu'il ne se sentit pas déshonoré de prononcer, pas plus qu'il n'eut craint de l'être en disant à un Européen : "Je vous remercie mille fois, ou je suis tout à vous."

L'oncle Paul comprenait qu'on put être poli devant n'importe qui sans jamais se diminuer et qu'en matière de dignité comme en d'autres matières ce sont ceux qui en ont le moins qui ont le plus facilement peur de la compromettre.

Un cheval fut offert à l'oncle et un joli poney au jeune René qui ne put s'empêcher de rougir de bonheur et de fierté.

— Tiens-toi bien, lui dit à voix basse son oncle. Tu te feras beaucoup estimer de ces gens si tu leur montres des qualités d'écuyer.

Et comme René souriait, l'oncle continua :

— N'en sois pas surpris, mon enfant. Lorsqu'à Paris tu entres dans un salon on te juge déjà sur la coupe de ton habit et sur l'aisance de ta marche. Chez les gens où nous sommes, la vie, autrefois, se passait tout entière à cheval ; il est donc bien naturel qu'ils

Les Arabes

soient bien ou mieux prédisposés à l'égard d'un nouvel arrivant par sa façon de chausser l'étrier.

— Compris, dit René.

Il n'eut pas le temps d'ajouter un mot, car brusquement, une sursautante fusillade éclata près de lui. Les Arabes faisaient parler la poudre et donnaient à leurs hôtes le spectacle d'une fantasia. Courbés sur le col de leurs chevaux nerveux lancés au galop, ils fusillaient le ciel en poussant de pacifiques mais stridents cris de guerre. Ils lançaient en l'air leurs fusils qu'ils rattrapaient au vol avec une merveilleuse habileté et qu'ils brandissaient ensuite au-dessus de leurs têtes sans ralentir leur galop, puis subitement, ils faisaient pivoter leurs chevaux sur les pieds de derrière et s'arrêtaient tout à coup devant les hôtes qu'ils voulaient honorer et qu'ils saluaient une fois encore pour repartir bientôt avec les mêmes foulées, les mêmes pétarades, les mêmes cris et les mêmes noblesses d'attitude.

On était arrivé.

L'escorte s'arrêta et l'Agha à cheval parut, enveloppé d'un burnous rouge, la figure encadrée d'un voile blanc, l'œil noir, la mine haute et souriante tout à la fois, la poitrine barrée de décorations parmi lesquelles brillait la légion d'honneur.

On mit pied à terre. Certes peu d'hommes en Europe, si distingués et si élégants qu'ils soient, n'auraient envié à l'Arabe sa grâce, sa noblesse, l'aisance de ses manières et l'harmonie de ses gestes.

Tunisie

Il avait une si belle allure qu'il honorait quelqu'un rien qu'en s'inclinant devant lui.

René fut un peu honteux même de la déférence dont il était l'objet, et son embarras se fut prolongé longtemps si la bienveillance de l'Agha ne l'eût mis bientôt à l'aise.

On pénétra dans un jardin que les orangers en fleurs remplissaient de leur parfum : des serviteurs s'empressaient, attentifs et graves. Puis on entra dans une salle ouverte de deux côtés. Avec le raffinement de la plus exquise politesse occidentale rajeunie par les élégances de l'Orient, on se mit à table pour le déjeuner.

René commença de sentir vaguement qu'il était en présence d'une civilisation supérieure et très ancienne. Il fut placé à la gauche de l'Agha et l'on attendit en causant.

Tout à coup le jeune Français ne put réprimer un geste d'admiration et de surprise. Sur un immense plateau deux serviteurs portaient, en le tenant très haut, un mouton tout entier, rôti, fumant et doré. On le plaça sur la table et une assiette supplémentaire fut nécessaire pour poser la tête de l'animal devant l'Agha qui se mit à détacher du mouton des filets succulents qu'il offrit à ses hôtes.

*

*

*

Lorsque René sortit avec son oncle une heure après, il remarqua une foule de pauvres gens qui à la porte, en silence, attendaient. Après que les deux Français eurent été reconduits avec les mêmes céré-

Les Arabes

monies, après qu'ils eurent vu dans les chemins, dans les rues du village l'agha salué avec respect par tous ses sujets qu'il dominait de la tête, après qu'ils eurent vu les vieillards qui venaient lui baiser l'épaule et les enfants qui interrompaient leurs jeux pour s'incliner jusqu'à terre, René dit naïvement :

— Il me semble que je viens de me promener avec Godefroy de Bouillon.

— Rien n'est plus juste, lui répondit son oncle. Nous venons de visiter un Grand Seigneur du Moyen-Âge qui a l'air de consentir avec quelques regrets dissimulés à vivre dans le nôtre. Malgré l'occupation française l'Agha est en effet une sorte de souverain, de grand seigneur d'autrefois, protecteur, juge et providence de tous ses sujets et nourrisseur de tous les gens que tu as vus à sa porte attendant de lui leur nourriture, attendant le reste des plats pantagruéliques servis à sa table.

Maintenant que tu as admiré ces beaux tableaux, maintenant que tu as regardé ces belles images du livre, faisons connaissance avec le texte et écoute-moi.

*

*

*

Je t'avais fait voir chez les Kabyles les premiers habitants de ce pays. Je viens de t'en montrer les conquérants.

Au commencement donc, dans l'Afrique du Nord, des Berbères partout, puis Carthage dont nous reparlerons, puis l'invasion romaine dont nous reparlerons aussi mais que nous pouvons négliger pour le moment,

Tunisie

puisque après la fin de l'empire romain les Berbères reprirent possession du sol comme l'eau d'un lac se calme après le passage d'un ouragan. Survinrent les Arabes. D'où venaient-ils ? De l'Est, de l'Égypte, de plus loin, de leur pays originaire. Ils étaient, chez eux, trop nombreux et c'est poussés par la faim et par la misère qu'ils accoururent ici, innombrables. Ils étaient guerriers, leur religion exaltait toutes les vertus guerrières ; ils devinrent donc les maîtres de ce pays sans qu'une trop grande résistance leur ait été imposée.

Et alors, de même que devant une inondation, les hommes grimpent sur les côteaux pour s'en préserver, de même les Berbères repoussés par les envahisseurs se réunirent sur les crêtes des collines et sur les pentes des montagnes.

Tu comprends maintenant ce que je te disais des Kabyles. Entends-moi bien. Une partie des Berbères accepta le vainqueur, vécut à côté de lui, s'unit à lui. Seuls les plus entêtés, les plus nobles, les plus persistants, les plus tenaces se réfugièrent sur les montagnes, pour continuer la résistance. Les envahisseurs de leur côté, sentirent bientôt l'inutilité de relancer ces récalcitrants dans ces derniers refuges où toute la supériorité est acquise à la défensive. Ils les laissèrent en repos sur leurs sommets. Ce qui s'est passé ici s'est passé partout d'ailleurs. Dans notre Gaule c'est sur le plateau central que Vercingétorix a opposé le dernier effort de la patrie vaincue, et c'est dans les massifs montagneux que se retrouvent partout les survivants des populations primitives, les plus



SOUK DES ÉTOFFES, TUNIS.

Les Arabes

tenaces, les plus entêtés, je le répète, les plus jaloux de leur indépendance, les plus conservateurs de leurs traditions.

Je ne sais pas bien ce qu'étaient les Berbères avant l'invasion arabe, je sais mieux ce qu'en ont fait les conditions d'existence qui leur ont été imposées.

Les Berbères tassés, serrés, agglomérés devinrent agriculteurs, sédentaires, industriels. Les paisibles baudets suffirent à leurs désirs et à leurs possibilités de mouvement.

L'Arabe au contraire, fier de sa force et de sa conquête, fier aussi de l'espace qu'il voyait devant lui, fier de la vitesse de ses chevaux, se contente de rester sur le même terrain tant que ses troupeaux y trouvent encore une touffe d'herbe. Lorsque tout est rongé, dévasté, il plie ses tentes, il selle son cheval et s'en va plus loin.

Après un certain temps cependant le bien-être agit et l'Arabe lui-même, s'il trouve quelque vallée couverte d'herbe et qu'arrose l'eau précieuse s'amollit et se fixe. Alors, une vague nouvelle vient de l'Est ; une seconde invasion se produit de gens poussés par la faim, et le mouvement vers l'occident reprend de nouveau jusqu'à ce qu'il s'arrête dans sa propagation, comme la vague qui meurt sur le rivage après avoir épuisé toute sa force de poussée en avant.

*

*

*

L'organisation politique des Berbères et des Arabes, leurs mœurs même, ont été, comme celles de tous les

Tunisie

autres peuples d'ailleurs, formées, dictées, par les conditions de leur existence.

Aux Berbères compacts et sédentaires, des lois résultant des obligations de la vie quotidienne, de la présence constante des voisins, de la communauté étroite, incessante et du contrôle permanent de l'opinion publique. Pour eux, nulle nécessité d'un haut idéal. C'est l'avenir immédiat qu'il faut assurer. Ils n'éprouvent pas le besoin d'une autorité suprême, lointaine et forte. Mais ils sentent la nécessité d'une codification étroite et précise des devoirs et des droits de chacun.

Aux Arabes, mobiles, nomades, vagabonds, sans attaches avec le sol, aventureux, exposés à la mort, il a fallu absolument un idéal. On ne se fait pas tuer, on n'accepte pas la mort chez eux avec courage et mépris si l'on n'attend pas une récompense dans l'autre monde, si l'on ne croit pas à un Dieu vengeur et à une vie future réparatrice, si l'on ne se croit pas tout au moins une mission sacrée.

Pour ces courses dans le désert, pour cette marche vers l'inconnu, la masse humaine a besoin d'un chef qu'elle respecte parce qu'il la protège. Et tout naturellement une aristocratie se forme, avec toutes les qualités qui en sont la conséquence : noblesse, indifférence devant le danger, sentiment très vif de l'honneur, avec les défauts aussi qui en sont le résultat, et dont les principaux sont la tyrannie et la cruauté.

— Mon oncle, fit René après un silence, ne te

Les Arabes

semble-t-il pas qu'il y a longtemps que nous sommes sérieux. Tu devrais, pour *te* reposer, me raconter une anecdote ou deux.

— Pour *me* reposer, petit monstre !... Est-ce moi qui suis fatigué ou toi ?

— Fais comme si c'était nous deux.

— Allons, je veux bien, et je vais te raconter une histoire, comme on fait aux tout petits enfants dont l'attention faiblit.

— J'écoute.

— Seulement, pour me reposer moi aussi, je vais te la lire dans Ibn-Khaldoun. D'abord sais-tu ce que c'est que Ibn-Khaldoun ?

— Un historien arabe.

— Qui vivait à quelle époque ?

— Je ne sais pas.

— Au *xiv^e* siècle.

Le bon oncle prit le livre en disant :

— J'ai mis là quelques marques à ton attention : Fierté des Arabes – Cruauté des Arabes – Esprit des Arabes. Par où veux-tu commencer ?

— Par l'esprit.

— Je n'ai qu'une toute petite anecdote :

De l'esprit. — Le célèbre Acha't, dont la mémoire était si abondamment pourvue d'historiettes, d'anecdotes et d'aventures plaisantes, était souvent admis dans l'intimité de Sâlem-ben-Abdallah-ben-Omar.

Un jour, ce dernier lui dit, dans une assemblée où se trouvaient presque tous les sept juriconsultes :

— Tu aurais plus sagement agi d'enrichir ton esprit

Tunisie

de faits appartenant à la tradition que de le surcharger de contes et de récits épisodiques.

— Je vous assure que je connais pas mal de choses relatives à la tradition.

— Narre nous donc un fait.

— Voici : Koréib, affranchi de Ibn-Abbas, m'a raconté, d'après Abdallah-ben-Abbas, lequel l'avait entendu dire au Prophète, que celui qui possède deux qualités est regardé par Dieu comme un homme sincère et un serviteur zélé.

— Quelles sont ces deux qualités ? demandèrent les juriconsultes.

— J'en ai publié une, et Koréib a oublié l'autre.

Cette réponse, conclut Ibn-Khaldoun, fit rire tous les assistants.

Veux-tu, dit l'oncle Paul, veux-tu une histoire de cousin et cousine ?

— Oui.

— Eh bien, voici :

Certain sultan mourut sans postérité. Mourir sans postérité, pour les Arabes, signifie mourir sans fils. Les filles ne comptent pas. Ce sultan là eut cependant, dit Ibn-Khaldoun, une telle confiance dans la générosité de l'émir Abou-Zékéria qu'il recommanda ses filles au soin de ce prince. Saber, son esclave européen, les conduisit auprès d'Abou-Zékéria, qui, en effet, leur accorda sa protection et bâtit dans la capitale de son empire un palais pour les loger. Cet édifice porte encore le nom de Casr-el-Benat, c'est-à-dire *Château des Filles*.

Les Arabes

Elles passèrent le reste de leurs jours dans le célibat, pour se conformer à la dernière volonté de leur père, et elles jouirent d'une forte pension qu'Abou-Zékéria leur avait accordée.

L'on raconte qu'un de leurs cousins ayant exprimé le désir d'en avoir une pour femme, Abou-Zékéria en fit part à la jeune personne, en déclarant qu'il regardait une telle alliance comme fort convenable puisqu'un cousin a plus de droits à la main de sa cousine que tout autre, et qu'elle lui répondit finement : *“S'il était réellement notre cousin, nous ne serions pas réduites à vivre aux dépens d'autrui.”*

Elles moururent à un âge assez avancé, sans avoir jamais voulu se marier.

Après un moment l'oncle reprit :

— J'aurai tout à l'heure à te parler de Sidi-Okba, un grand chef arabe, mais avant de t'en entretenir sérieusement, je vais te raconter un trait de son caractère. Lorsqu'il apprit que les gens de Oueddan venaient de rompre le traité qu'ils avaient fait précédemment et qu'ils refusaient de remplir les conditions qui leur avaient été imposées lors du siège de Tripoli, Sidi Okba-Ibn-Nafé quitta aussitôt son armée, puis, ayant pris quatre cents cavaliers, quatre cents chameaux et une provision de huit cents outres d'eau, il se mit en marche. Arrivé à Oueddan, il le soumit et coupa l'oreille au roi du pays.

— Pourquoi me traiter ainsi, lui dit le prince, toi qui as déjà fait la paix avec moi ?

— C'est un avertissement que je te donne, lui dit

Tunisie

Okba, et toutes les fois que tu porteras la main vers ton oreille, tu te le rappelleras et tu ne songeras point à faire la guerre aux Arabes.

Et avant de te coucher, dit l'oncle en fermant le livre, voici pour te donner un petit cauchemar :

Lorsque Abou-Yezid mourut de ses blessures, après des années de luttes, il fut écorché et l'on fit de sa peau bourrée de paille, un mannequin, que l'on exposa dans les villes de la région ; on l'avait mis dans une cage, où il servait de jouet à deux singes dressés à ce métier. Sa chair fut salée et expédiée à Medhia avec les têtes des principaux personnages de sa suite. On suspendit ses dépouilles à l'une des portes de la ville.

— Oh ! mon petit oncle, ne me laisse pas sous cette impression.

— Eh bien, apprends donc qu' Ali-Pacha était un grand mangeur, et qu'un jour on lui servit un chevreau farci, spécialement engraisé pour lui, et qu'il le mangea tout entier.

Un autre jour, un homme originaire d'Égypte vint présenter au Khasnadar un vase rempli de confiture, qu'il dit avoir payé 400 piastres. Le pacha informé fit appeler l'homme, se fit apporter une cuiller en or, et se mit à manger avec avidité le contenu tout entier du vase, en répétant sans cesse qu'il y en avait pour 400 piastres, après quoi il jeta le vase vide et fit donner au marchand la somme qu'il demandait.

Le trait suivant peint bien son caractère altier. Certain jour on parlait devant lui de canons et quel-qu'un dit : “ Je n'en ai jamais vu de comparables à

Les Arabes

celui que l'on nomme Marzouk le Brave et qui est à Porto-Farina." En entendant appliquer l'épithète de "brave" à ce canon, le pacha donna les signes de la plus vive impatience et ordonna aussitôt de le faire briser. On envoya à Porto-Farina des ouvriers qui l'examinèrent, mais ne surent comment s'y prendre pour le détruire. On en rendit compte au pacha qui s'écria avec colère : "Je veux qu'on le fonde ou qu'on le brise, quand je devrais dépenser pour cela 100,000 piastres."

Les ouvriers les plus habiles s'acharnèrent sur le canon, l'attaquèrent à coups de marteau, le mirent dans le feu, bref, lui livrèrent une véritable bataille. Quand il fut enfin brisé le pacha en fit faire de la monnaie et eut la satisfaction de ne plus entendre parler de quelque chose de grand dans son royaume.

*

*

*

Le lendemain, l'oncle Paul vit venir à lui, de bonne heure, le jeune René qui lui dit :

— Ce matin, mon oncle, j'ai l'esprit tout frais et je suis prêt à entendre des choses sérieuses.

— A la bonne heure ! Je vais, dans ce cas, terminer ce que j'ai à te dire du rôle historique des Arabes en Tunisie, en te parlant de la Jeanne d'Arc Berbère.

— Jeanne d'Arc !

— Non. C'est profaner le nom de l'héroïne française que de le rapprocher de celui de la Kahena, comme ce serait le profaner que de le rapprocher du nom de tout autre, cependant la Kahena, à un certain

Tunisie

moment, a, je ne dirai pas représenté l'âme de la patrie Berbère, mais personnifié la dernière résistance à l'envahisseur.

Je vais te parler d'elle d'après un historien arabe nommé En-Noweïri. Dans ce récit il est question de l'Ifrikia. Ce nom, qui devint celui de l'Afrique, ne fut d'abord appliqué qu'à la Tunisie.

— D'où vient-il ?

— Je crois bien qu'on n'en sait rien, car ce n'est pas avoir une explication que d'en avoir plusieurs. Suivant certains, ce nom est celui d'un chef, d'un guerrier, suivant d'autres, c'est celui d'une tribu habitant le territoire de Carthage, suivant d'autres encore il serait dérivé de celui d'un dieu Berbère nommé Ifru, Dieu des cavernes, si ma mémoire me sert bien.

Revenons à notre héroïne. On l'appelle la Kahena. Mais alors que certains disent que ce nom signifie *la prêtresse, la devineresse*, d'autres prétendent qu'on doit le traduire par "*possédée du démon.*" Ce sont probablement là trois interprétations du même vocable.

Le vrai nom de la Kahena était Doumia-bent-Nifak.

Doumia, donc, qui était assure-t-on d'origine juive.

— Juive ?

— Oui, et cela ne doit pas te surprendre, car il y eut beaucoup de juifs parmi les Berbères, ou pour mieux dire un certain nombre de Berbères pratiquaient, avant de connaître Carthage, Rome et les Arabes, la religion israélite.



UNE BOUTIQUE DE FRITURE À TUNIS.

Les Arabes

Doumia gouvernait les Berbères, dit notre historien, ce qui doit s'entendre dans ce sens qu'elle était le "chef" d'un certain nombre de tribus habitant les montagnes de l'Aurès.

Hassan l'Arabe considéra que la mort de cette femme pouvait seule mettre un terme aux révoltes des Berbères.

La Kahena, avertie que Ifassan s'était mis en marche pour l'attaquer, fit démolir la forteresse de Baghaïa, dans la pensée que c'était à la possession des places fortes que visait le général musulman. Ifassan s'avança pourtant contre elle sans se soucier de ce qu'elle venait de faire, et il lui livra bataille sur le bord de la rivière Nini. Après un combat acharné, les musulmans furent mis en déroute ; un grand nombre d'entre eux perdit la vie, et plusieurs des compagnons de Ifassan furent faits prisonniers.

La Kahena les traita avec bonté, et les renvoya tous à l'exception de Khaled-Ibn-Yezid, de la tribu de Caïs, "homme distingué par son rang et par sa bravoure" dit l'historien arabe, et qu'elle adopta pour fils.

Mais après cinq ans Abd-el-Mélek envoya à Ifassan des troupes et de l'argent avec ordre de rentrer en Ifrikia. A son approche la Kahena dit à son peuple :

— Les Arabes veulent s'emparer des villes, de l'or et de l'argent, tandis que nous, nous désirons posséder des champs pour la culture et le pâturage. Je pense donc qu'il n'y a qu'un plan à suivre : c'est de ruiner le pays afin de les décourager."

Tunisie

Elle envoya donc ses partisans partout, afin de renverser les villes, démolir les châteaux, couper les arbres, et enlever les biens des habitants. Abd-er-Khaman-Ibn-Ziad-Ibn-Anam rapporte que tout le pays, depuis Tripoli jusqu'à Tanger, n'était qu'un seul bocage et une succession continuelle de villages, et que tout fut détruit par cette femme.

Quand la Kahena vit approcher l'avant garde elle fit venir ses deux fils ainsi que Khaled-Ibn-Yezid, et leur annonça qu'elle même serait tuée, et que pour eux, ils devraient se rendre à Ifassan et solliciter leur grâce.

Le général musulman accueillit les deux transfuges et les mit sous la sauvegarde d'un de ses officiers, puis il ordonna à Khaled de se porter en avant au galop. Les troupes arabes engagèrent avec celles de la Kahena un combat acharné et les Berbères furent mis en déroute, après avoir éprouvé des pertes énormes. La Kahena pendant qu'elle s'enfuyait fut atteinte et tuée à un endroit qui s'appelle encore Puits de la Kahena (Bir-el-Kahena). Les Berbères demandèrent grâce à Ifassan et obtinrent leur pardon, à la condition de fournir aux Musulmans un corps auxiliaire de douze mille hommes. Cette troupe fut aussitôt mise, par Ifassan, sous les ordres des deux fils de la Kahena. Dès cette époque, l'Islamisme se propagea parmi les Berbères.

Cela se passait à la fin du VII^e siècle de notre ère.

— Mon oncle, fit René, ne trouves-tu pas que tu

Les Arabes

abuses un peu de la permission que tu t'es donnée d'être sérieux ?

— Allons, fit l'oncle en riant, je te cède encore cette fois. Assez d'histoire ! Partons pour Carthage.

— Allons à Carthage, fit René en battant des mains.

*

*

*

Pendant le trajet, l'oncle Paul, qui avait de la suite dans les idées, fit un petit retour offensif :

— Il faut cependant que je te dise quelques mots encore sur les Arabes.

— Mon oncle, tu triches : on ne devait plus parler sérieusement avant Carthage.

— Écoute tout de même.

— Tu termineras par une histoire ?

— Oui, tyran ! par deux histoires, même. Mais écoute d'abord quelques paroles d'enseignement. Il n'y a pas à regretter que ces conquérants Arabes aient été remplacés par nous. Tu vas en juger par la façon dont un chroniqueur arabe fait l'éloge d'un bey de Tunis. "C'était un prince généreux, juste, noble, charitable, dit-il d'abord, actif et patient." Et il ajoute avec une admiration et une surprise non dissimulées indiquant bien que ces qualités qu'il va énumérer sont des qualités rares :

"Il se montra toujours doux envers ses sujets et n'eut jamais la passion d'amasser des trésors à leurs dépens ; il ne les faisait pas tuer pour prendre leurs biens et ne les condamnait pas sans motif à la bastonnade ou à la prison ; enfin son souvenir demeura impéris-

Tunisie

sable, parce qu'il rendit aux veuves et aux orphelins ce qui leur appartenait. Il rendait rarement la justice lui-même, ne cherchant pas à attirer les pièces d'or."

Cette dernière phrase nous renseigne suffisamment sur la vénalité de la justice arabe.

Tu dois entrevoir par là ce qui se passait en temps de guerre. Je t'ai expliqué, en te parlant de l'Algérie, comment toute la civilisation romaine avait disparu sous les coups répétés des Arabes et des Vandales. Les Arabes ne s'attaquaient pas qu'aux monuments. Il semble qu'à certains moments tout ce qui représentait la fertilité leur devint ennemi. Les oliviers sont la fortune et la vie du pays moyen. Tu as vu la Kahena les détruire pour faire le vide devant les envahisseurs. Ces derniers, semblables à une nuée de sauterelles, détruisaient tout devant eux. Le bey Husséin pour châtier des sujets révoltés jura, dit notre historien, qu'il ne quitterait pas leur pays tant qu'il y resterait un seul olivier ; et en effet, il se mit à couper et à brûler tous les arbres. Tu sais qu'un olivier ne produit guère avant sa douzième année : tu peux juger par là de la durée de la période de misère qui suit leur destruction.

A Kairouan – et c'est toujours notre Ibn-Khaldoun qui parle – les Arabes accomplirent la même œuvre de dévastation, pillant les boutiques, abattant les édifices publics et saccageant les maisons, de sorte qu'ils détruisirent toute la beauté, tout l'éclat des monuments de Kairouan. Rien de ce que les princes

Les Arabes

Sanhadjiens avaient laissé dans leur palais n'échappa à l'avidité de ces brigands ; tout ce qu'il y avait dans la ville fut emporté ou détruit ; les habitants se dispersèrent au loin, et ainsi fut consommée cette grande catastrophe.

La mentalité arabe a-t-elle beaucoup changée depuis lors ? Oui certainement. Cependant, il y a à peine cinquante ans, le bey de Tunis ayant eu besoin d'argent, frappa d'impôt les jardins ; les indigènes en grand nombre, refusèrent d'acquitter cette redevance qu'ils trouvaient inique, et, en présence des menaces qui leur furent faites, ils détruisirent les jardins et comblèrent les puits.

Dans la forêt du Nornag, m'a dit un contrôleur de Tunis, on ne fait pas 100 mètres sans trouver un puits à moitié rempli de terre, et à la végétation que l'on aperçoit au fond ou autour, il est facile de se rendre compte que l'eau n'a pas disparu.

Voici maintenant les deux anecdotes promises. L'une que j'ai dénichée dans un vieux numéro de *la Revue de l'Afrique Française* est destinée à te montrer une dernière fois le mépris des Arabes pour la souffrance et pour la mort. Ce sont les gens d'El-Ayaïcha qui racontent ainsi l'histoire de leur émigration de Tripolitaine en Tunisie.

Un jour que les gens d'El-Ayaïcha célébraient un mariage, ils virent arriver un goum de 40 cavaliers du Makhzen qui s'annoncèrent comme chargés par leur chef de recouvrer des impôts ou des amendes. Ils ordonnèrent, comme cela a lieu dans toutes ces occa-

Tunisie

sions, qu'on leur préparât la *diffa* (repas d'hospitalité) pour eux et leurs chevaux, et leur chef afin d'accentuer son autorité et le peu de valeur des gens qu'il honorait de sa présence, prescrivit que la jeune mariée aurait à conduire elle-même les chevaux des cavaliers à l'abreuvoir et servirait le repas des hommes...

Malgré le ressentiment provoqué par une exigence si contraire à tous les usages musulmans, les gens d'El-Ayaïcha ne se sentant pas en état de résister, et sachant bien du reste que tout acte de rébellion amènerait de la part de leur chef une exécution par les armes, se soumirent à l'ordre des cavaliers. La mariée fit boire elle-même les chevaux, et des plats de couscous renfermant autant de poules qu'il y avait de cavaliers, furent servis, car l'usage exigeait qu'une poule entière fût servie à chaque cavalier.

Sur quarante poules ainsi offertes, il s'en trouvait une dont une aile avait été coupée. Le cavalier auquel elle était échue en partage s'en plaignit et sa plainte provoquant l'orgueil et la vanité de toute la bande, on fit paraître l'indigène qui avait fourni cette poule incomplète.

Le malheureux répondit que son jeune fils, dont la gourmandise avait été excitée par la vue de cette belle poule préparée pour le repas, avait supplié sa mère de lui en faire goûter. La mère n'avait pas su résister à ses pleurs et à ses gémissements, et avait eu la faiblesse de lui donner le petit morceau qui manquait. Il demandait, en s'excusant de son mieux, qu'on ne prît pas la chose comme une insulte, mais comme

Les Arabes

une maladresse qu'il offrait de racheter suivant ses moyens.

Les cavaliers ordonnèrent que l'enfant fut amené, et en compensation de l'aile de poule qui avait été enlevée, ils coupèrent un bras à l'enfant.

Le père ne fit aucune protestation, il eut la force de conserver son calme et d'emmener le pauvre petit sans dire un seul mot. Mais pendant la nuit, les quarante cavaliers furent égorgés. Puis toute la faction décampa et s'enfuit abandonnant son pays et sa tribu, et ne se crut en sûreté que lorsqu'elle eut pénétré dans l'intérieur de la montagne qu'elle habite aujourd'hui et à laquelle elle donna le nom de El-Ayaïcha (le salut, la vie sauve) en témoignage de l'abri qu'elle y trouva et de l'espoir d'échapper aux conséquences de leur acte et à la vengeance du chef des Ouerghemma.

*

*

*

Nous approchons de Tunis et par conséquent de Carthage, je n'ai plus le temps que de te donner un exemple de l'astuce d'un certain Ibn-Toumert, et de sa façon de prêcher sa foi. Ce sera la seconde anecdote promise.

Il voulait se débarrasser des habitants de Tine-Mellel. Voici comment il s'y prit :

Il y avait, parmi ses affiliés, un homme qui, la bouche ruisselante de bave, affectait les dehors d'un idiot ; Ibn-Toumert, s'étant concerté avec lui, affecta l'étonnement en apercevant près de la Mosquée,

Tunisie

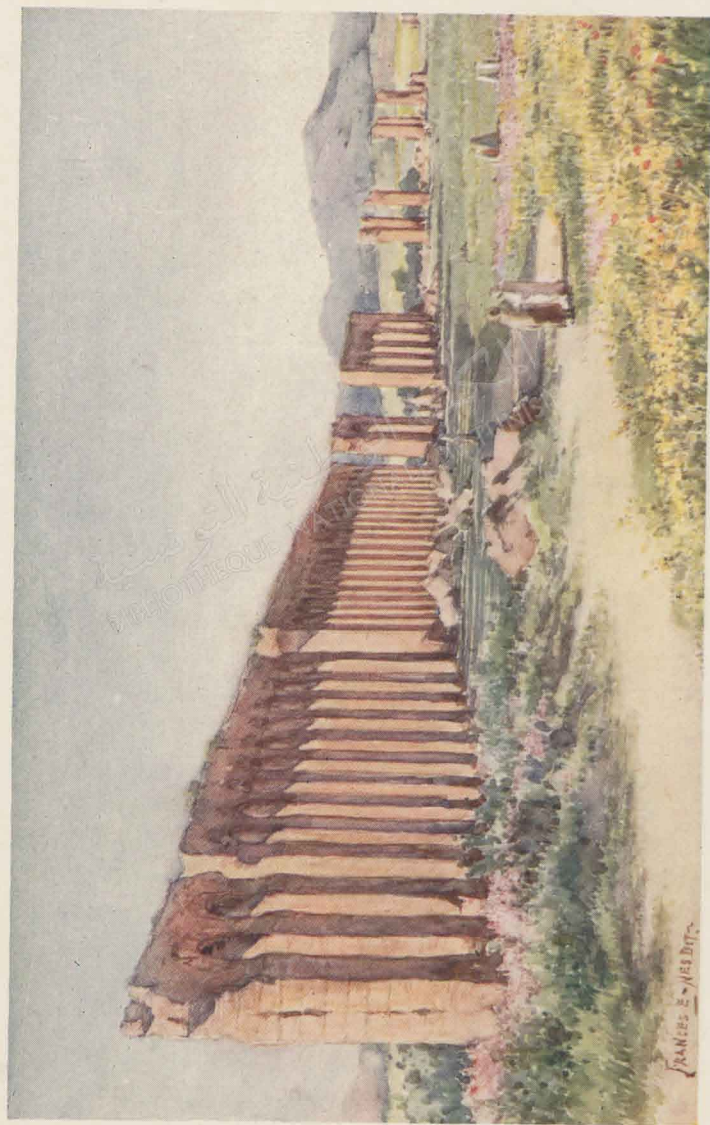
certain jour avant l'aurore, un homme bien habillé et parfumé, qu'il feignit de ne pas connaître ; il lui demanda donc qui il était, et son disciple se nomma :

— Cette nuit, ajouta-t-il, un ange venu du ciel m'a lavé le cœur et m'a enseigné le Coran, les traditions et les autres livres.

Et en effet, cet homme récita d'une très belle voix tous les passages du Coran qu'on lui demanda, et cette scène remplit les assistants d'admiration ; mais il ajouta, s'adressant au Medhi :

— Dieu très haut m'a communiqué une lumière par laquelle je saurai distinguer les hommes prédestinés au paradis des réprouvés, gens voués à l'enfer. Il vous ordonne de faire mourir ceux-ci, et, pour prouver la réalité de mes paroles, il a fait descendre plusieurs anges dans le puits qui est à tel endroit, afin qu'ils portent témoignage de ma véracité.

Aussitôt, tout le monde se rendit au puits, en versant des larmes de componction. Ibn-Toumert, s'étant placé auprès de la margelle, fit une prière et prononça ces paroles : “ Anges de Dieu, cet homme dit-il la vérité ? ” Alors, les individus qu'il avait fait cacher secrètement dans le puits répondirent : “ Oui, il est véridique. ” Sur quoi Ibn-Toumert dit au peuple : “ Ce puits est pur et sain, car les anges y sont descendus ; aussi ferions-nous bien de le combler, pour empêcher qu'il soit souillé par des ordures. ” Tous s'empressèrent aussitôt d'y jeter des pierres et de la terre, et bientôt ils l'eurent complètement rempli. Alors Ibn-Toumert fit appeler tous les gens de la



AQUEDUC DE CARTHAGE.

Les Arabes

montagne auprès du puits, et l'inspiré de Dieu plaça à sa gauche ceux qu'il déclara être des réprouvés : les élus placés à sa droite, se jetèrent sur eux et les lancèrent dans un précipice.

Et l'historien qui raconte ces faits conclut tranquillement :

“ C'est ainsi que Ibn-Toumert affermit sa puissance ; et en ce jour, il se débarrassa de 7000 personnes.”

*

*

*

Il me reste, dit l'oncle Paul après un silence, il me reste à remplir un devoir de justice. Jusqu'à présent je ne t'ai pas présenté le meilleur côté du caractère des Arabes.

Ils passèrent en Tunisie et en Algérie comme des dévastateurs, et il est assez curieux de remarquer que sauf à Kairouan et à Tlemcen, ils ne laissèrent sur ce pays aucun vestige d'art.

— Ce sont cependant les Arabes qui ont élevé les beaux monuments du Sud de l'Espagne, dit René, enchanté de faire preuve d'un peu de savoir.

— Oui, ce sont eux, répondit l'oncle. Mais pas autant qu'on le croit. La plus grande invasion de l'Espagne par des gens venus d'Afrique fut celle d'une armée commandée par le Comte Jullien. Elle comptait 7000 Berbères et seulement trois cents Arabes. Une fois en Espagne, ces hommes s'y installèrent, et ils y épousèrent des femmes du pays, des européennes, des chrétiennes, même. C'est à leurs descendants que

Tunisie

nous devons les superbes monuments de Grenade et de Séville.

Cependant, il est bien certain qu'ici comme partout, ce sont les meilleurs qui allèrent le plus avant et l'on peut trouver là l'explication de ce fait que c'est seulement (Kairouan excepté) à l'extrémité de leur parcours que les Arabes laissèrent se développer leurs admirables dons d'architectes et d'artistes.

Chez eux ils furent de grands savants. Sans doute ils reçurent l'initiation des Grecs, et tu sais que les écrits de l'antiquité nous sont parvenus en grand nombre, par les Arabes. Mais ils ont eu sur nos sciences, l'influence la plus vive. Je parle bien entendu des Arabes d'Espagne. Presque tous nos mots français qui commencent par *Al* sont des mots d'origine arabe, et désignent des inventions arabes; *al*, en arabe, c'est l'article, tu le sais. *Alcali*, par exemple, signifie le Kali, et *Kali* est le nom d'une plante marine dont on extrait la soude. Je te citerai encore *Alcarazas*, *alcool*, et surtout *alchimie*, *almanach*.

— *Algèbre*, souffla René.

— Oui, *algèbre*. Cependant, le mot seul nous vient des Arabes. La chose existait avant eux. Mais c'est eux et non pas les Chinois qui semblent avoir inventé la poudre à canon, s'il faut en croire MM. Reinaud et Favé.

“ Aux Chinois, disent-ils, appartient la découverte du salpêtre et son emploi dans les feux d'artifice... Pour les Arabes, ils ont su produire et utiliser la

Les Arabes

force projective qui résulte de la poudre ; en un mot, ils ont inventé les armes à feu.”

Tu crois sans doute, sur la foi de tes livres d'histoire, que c'est à la bataille de Crécy en 1346 que furent tirés les premiers coups de canon. C'est une erreur. Dans un manuscrit arabe traduit par Condé et cité par le Dr Gustave Le Bon, on voit qu'un émir, Yakoub, assiégeant en 1205, un chef de révoltés dans la ville de Médréha, en Afrique, “combattit ses murailles avec différentes machines, engins et tonnerres... des engins qu'on n'avait jamais vus... qui lançaient chacun cent énormes jets, et de grosses pierres tombaient au milieu de la ville, et des jets de globes de fer.”

Le passage suivant de l'histoire des Berbères d'Ibn-Khaldoun n'est pas moins explicite, et indique clairement l'emploi du canon pour les sièges.

“... Abou-Youzek, sultan de Maroc, mit le siège devant Sidjilmesa, en l'an de l'hégire 672 (1273 de J.-C.). Il dressa contre elle les instruments de siège, tels que des *medjanik* (mangonneaux), des *arrada* et des *bendam* à naphte, qui jettent du gravier de fer, lequel est lancé de la chambre du *bendam*, en avant du feu allumé dans du *baroud*, par un effet étonnant, et dont les résultats doivent être rapportés à la puissance du créateur. Un certain jour, une portion de la muraille de la ville tomba par le coup d'une pierre lancée par un *medjanik* et l'on donna l'assaut.”

Les comtes anglais de Derby et de Salisbury, qui assistaient au siège, ayant été témoins des effets de la poudre, rapportèrent bientôt cette découverte

Tunisie

dans leur pays, et c'est ainsi que les Anglais en firent usage quatre ans plus tard à la bataille de Crécy.

Et il faut bien que cette race africaine, établie, régénérée, renouvelée en Espagne, ait été grande, puisque par le départ des Arabes, leur massacre fut le signal d'une décadence rapide de ce pays. Madrid perdit alors la moitié de ses habitants et Séville les trois quarts. L'industrie périclita, les manufactures disparurent et l'herbe envahit peu à peu les cours des Alhambras et des palais mauresques.

Le Dr Le Bon rectifie une autre erreur :

“Ce ne fut pas par les croisades, comme on le répète généralement, mais par l'Espagne, la Sicile et l'Italie, que la Science pénétra en Europe. Dès 1130, un collège de traducteurs, établi à Tolède, et patronné par l'archevêque Raymond, commença la traduction en latin des plus célèbres auteurs arabes. Le succès de ces traductions fut considérable ; un monde nouveau était révélé à l'occident et dans tout le courant des douzième, treizième et quatorzième siècles, elles ne se ralentirent pas. Non seulement les auteurs arabes comme Khazès, Albucasis, Avicenne, Averroès, etc., furent traduits en latin, mais encore les auteurs grecs tels que Galien, Hippocrate, Platon, Aristote, Euclide, Archimède, Ptolémée que les Musulmans avaient traduits dans leur propre langue. Dans son histoire de la médecine arabe, le docteur Leclerc porte à plus de trois cents le nombre des ouvrages arabes traduits en latin. Le moyen-âge ne connut l'antiquité grecque qu'après qu'elle eut passé d'abord par

Les Arabes

la langue des disciples de Mahomet. C'est grâce à ces traductions que d'anciens auteurs, dont les ouvrages originaux sont perdus ont été conservés jusqu'à nous."

*

*

*

Je ne t'ai raconté tout cela aussi longuement, dit en terminant l'oncle Paul, que pour te montrer tout ce que la France est en droit d'attendre de deux races douées chacune de qualités si différentes et si rares. Réfléchis à cela, et si tu as pu jamais en douter tu ne douteras plus de l'avenir superbe, considérable qui est promis, dans l'histoire, à l'Afrique du Nord, à la France trans-Méditerranéenne.

... René, très intéressé, réfléchissait encore lorsque le train entra en gare de Tunis.

Le lendemain fut le jour de sa visite à Carthage, et voici en quels termes il la raconta à un de ses amis demeuré en France.

DEUXIÈME PARTIE

RUINES, CITÉS ET PAYSAGES

I

CARTHAGE

LETTRE DE RENÉ À UN DE SES AMIS

MON VIEUX, — Eh bien, mon pauvre vieux, je vais t'en apprendre une bien bonne. Tu sais, Carthage, la fameuse Carthage, la Carthage de Didon, de Annibal, de Salammbô, de Caton, la Carthage des fameuses guerres puniques qui t'ont fait coller à ton bachot, eh bien, Carthage, c'est une blague.

Tu peux m'en croire : j'en viens. Quand je dis que j'en viens, c'est une façon de parler. Je viens de l'endroit que l'on appelle aujourd'hui Carthage, mais j'en viens avec la conviction que les savants se sont excités un peu au hasard, et qu'après avoir raconté au monde entier que la Carthage antique se trouvait ici ils n'ont pas osé dire qu'ils s'étaient trompés lorsqu'ils ont reconnu leur erreur, car il n'est pas possible qu'ils ne l'aient pas reconnue.

Tu vas voir. Que nous raconte-t-on, de Carthage ?

Carthage

Qu'il y a 2500 ans, elle était déjà une grande ville, qu'elle fut puissante, si puissante ensuite, qu'elle faillit éclipser Rome et même la supplanter ; qu'elle possédait la Sicile, la Corse, les Baléares ; que ses navigateurs connaissaient non seulement toute la Méditerranée mais encore l'Atlantique depuis le Nord de l'Angleterre jusqu'au Congo.

Ah ! mon pauvre vieux !

Je continue. Flaubert d'après Polybe, je crois, raconte qu'elle était fermée par un fossé, ensuite par un rempart de gazon, et enfin par un mur !

Mais quel mur ! Tu vas en juger :

Je cite Flaubert. Ce mur avait trente coudées de haut ; il était en pierres de taille, et à double étable.... Il contenait... Oui, ce mur extraordinaire contenait quelque chose... et quelque chose qui devait tenir de la place. Lis plutôt. Il contenait :

1° Des écuries pour trois cents éléphants et pour leur nourriture.

2° D'autres écuries pour quatre mille chevaux, et enfin

3° Des casernes pour 20,000 soldats, avec tout le matériel de guerre.

Quel mur ! quel mur !

Et il était en pierre de taille.

... J'aime mieux te le dire tout de suite : ce mur a complètement disparu.

J'ai potassé mes auteurs. J'ai appris que Rome détruisit Carthage. Rome envoya, paraît-il, en Afrique, une commission chargée de veiller à ce

Tunisie

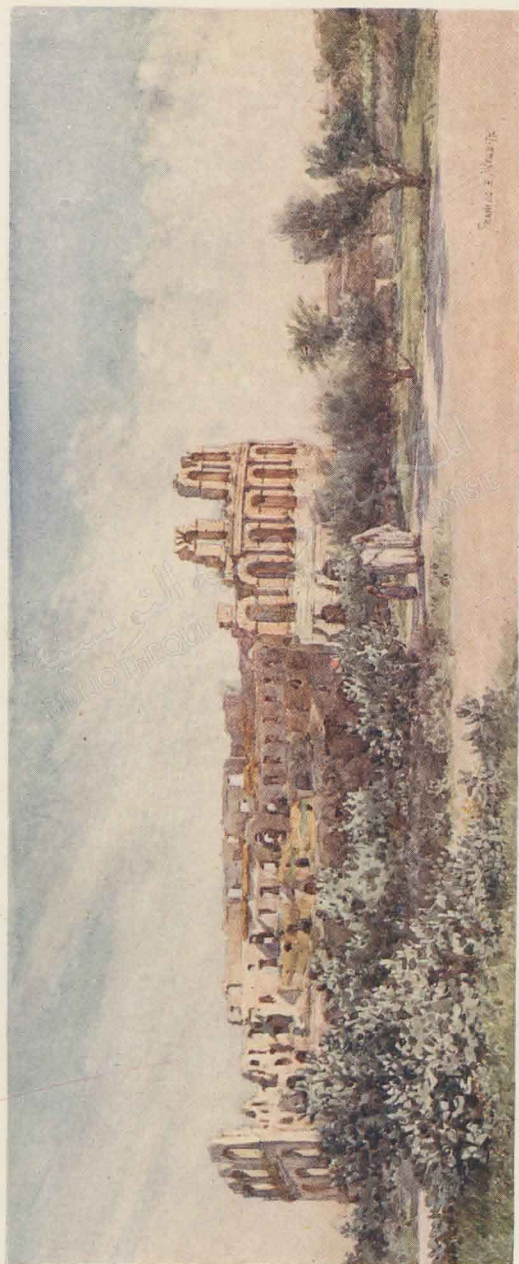
que l'œuvre de destruction fût accomplie jusqu'au bout. Mon oncle aime à dire en parlant politique, qu'aujourd'hui lorsqu'on veut qu'une chose n'aboutisse pas, on nomme une commission pour s'en occuper. Au temps des Romains, il n'en était pas de même je t'assure, s'il faut en croire le témoignage de nos yeux, car de cette ville énorme de ces temples nombreux et gigantesques, il en est comme du mur : il n'en reste rien.

Ce n'est pas tout. " On abattit les remparts, dit Tissot ; on renversa les temples et les principaux édifices, et défense fut faite de relever ou d'habiter ces ruines, que de solennelles imprécations vouaient pour jamais aux dieux infernaux."

Tu imagineras avec moi qu'il a fallu quelques années, rien que pour niveler le sol. Cependant, nous apprenons que malgré la défense, vingt ans plus tard on commença de rétablir Carthage. Et moins d'un siècle après, cette ville miraculeuse, toujours s'il faut en croire les historiens, avait été colonisée par Rome, était devenue une opulente cité, qui se développa même au point d'être la ville " la plus riche du monde " et de compter 700,000 habitants. Même Héraclius songea à y transporter le siège de l'empire d'Orient.

En 698, elle fut détruite par les Arabes.

Voilà le passé. Voilà ce que je savais. J'ai vu, l'an dernier, en Algérie, les ruines de Timgad, laquelle Timgad n'était qu'une petite ville de rien du tout, construite surtout pour loger une légion romaine. Ces ruines sont imposantes, et — ne l'oublie pas, comme



AMPHITHÉÂTRE ROMAIN DE 80,000 PLACES DE EL DJEM (238 AV. J.-C.).

Carthage

dit mon oncle — la ville était contemporaine de Carthage au temps de sa splendeur romaine.

Que doivent donc être les ruines de Carthage, de Carthage qui fut une grande ville punique, et ensuite une grande ville romaine...

Je t'ai dit que j'en viens. Je vais te narrer fidèlement ce que j'ai vu.

Pour aller à Carthage, on part de Tunis. On prend un petit chemin de fer très amusant qui, sur une digue traverse le lac de Tunis, où l'on voit parfois, des flamants roses immobiles et songeurs, perchés sur un pied comme une fleur artificielle sur un fil de laiton.

On descend, si l'on veut, à une station qui s'appelle le Kram, ou si l'on aime le contraste, à une autre station qui s'appelle Carthage. Que ce soit ici ou là, une fois arrivé, on regarde autour de soi et l'on demande où sont les ruines. Non, je me trompe. On ne le demande pas, parce qu'on a vu tout de suite qu'il n'y en a pas. On voit un restaurant, un autre restaurant, une villa, une autre maison européenne, et au sommet de la colline, une chapelle et une église catholique. Mais des ruines, on n'en voit pas. Alors on suppose qu'il y a quelque erreur, que l'on s'est trompé de station. Cependant, l'écriteau est là, qui porte en grosses lettres le nom de Carthage. Mais cet écriteau semble une plaisanterie. On pourrait tout aussi bien le déplacer et le planter n'importe où, en Afrique, il serait tout aussi invraisemblable là-bas qu'ici.

Tunisie

Je me suis retourné vers mon oncle avec le sourire de complaisance de quelqu'un à qui on vient de faire une mauvaise plaisanterie et qui se croit obligé de la trouver drôle ; mais mon oncle ne rit pas : c'est bien là Carthage s'il faut en croire les savants ; s'il y a une plaisanterie ce n'est pas lui qui en est l'auteur.

Je me mets à la recherche de la Carthage punique. Inutile de me fatiguer. Elle est là : c'est ce sable. Byrsa, l'acropole, la citadelle, c'est cette petite colline où se dresse l'église chrétienne, mais alors comment sait-on que c'est ici Carthage ?

Mon oncle me mène devant une bâtisse moderne et laide, et petite. C'est là dedans qu'est la Carthage de Salammbô, du Suffète Hannon et de Barca.

Elle est sous des vitrines. Elle y est représentée par de tout petits objets qu'on a trouvés dans des tombeaux. Des épingles, des petits masques de terre cuite, des bijoux assyriens et égyptiens. C'est là tout ce qui reste de Carthage ? Non. Il y a aussi le portrait sur un couvercle de tombeau, *d'une* prêtresse, et celui *d'un* prêtre. Et puis ? Et puis c'est tout. Et il y a quarante ans et plus, qu'on creuse le sol pour ce résultat.

Dès ce moment, une idée entre dans mon esprit. Les savants se sont trompés et ils ne veulent pas le dire : ce n'est pas ici qu'était la Carthage punique. Cela saute aux yeux. C'est l'évidence même.

Allons ! Faisons encore un effort pour le croire. Les monuments ont disparu : les ruines ont disparu :

Carthage

les pierres ont disparu. Soit. Il ne reste pas un caillou du mur extraordinaire dont je t'ai parlé. Mais le port ? Où est le port ? On n'a pas pu le faire disparaître, le port, on ne l'a pas emporté ce port énorme qui contenait les flottes d'un peuple de marchands dont le commerce s'exerçait du Nord de l'Angleterre jusqu'au Congo, ni le port militaire qui abattait les galères de combat et tous les bateaux nécessaires à transporter les troupes en Sicile, en Corse, aux Baléares, et à assurer à Carthage la possession de ces îles. Où est-il, ce port ?

Sur cette demande, on me désigne, près de la mer, deux mares à peine plus grandes que le lac du Bois de Boulogne.

— C'est là le port marchand et le port militaire.

— Mais non, m'écriai-je, ce n'est pas possible. Ou alors, ces deux ports ont été ensablés : ils étaient autre part ; ils étaient plus grands, allons !

— On a trouvé les ruines des jetées.

— Alors, c'est plus grave. Si on a trouvé les ruines de jetées qui limitent aux dimensions que je vois le port de Carthage, on ne peut pas douter qu'il y ait eu là un port, pas plus qu'on ne peut douter ou que Carthage n'était qu'une bourgade, ou que ce port est celui d'une petite cité et non pas celui de Carthage.

Mon oncle, à qui je dis tout cela, s'amuse beaucoup. Je sens bien qu'il ne me donne pas raison, mais je devine aussi qu'il n'est pas tout à fait certain que j'aie tort.

— Et la Carthage romaine, demandai-je, la ville

Tunisie

aux 700,000 habitants, la ville la plus riche du monde... il n'en reste rien non plus ?

— Si, viens.

Et l'on me montra une dizaine de colonnes couchées à terre, autant de tronçons debout, quelques citernes, et un théâtre.... En somme, l'ensemble est un peu plus important que ce qu'on voit à Fréjus, et moins que ce qu'on rencontre dans cent endroits ignorés ou peu connus de l'Algérie et de la Tunisie.

Mon oncle, à qui j'exprimais mes doutes, me dit :

— Tu n'as pas la prétention d'en savoir plus que les savants. S'ils disent que Carthage était ici c'est qu'ils en sont certains.

... En sont-ils aussi certains que cela ? Je viens de relire le livre de Gaston Boissier sur l'Afrique romaine, et j'y trouve, au sujet de Carthage, des phrases comme celle-ci :

“ Du port marchand il reste une flaque d'eau qui croupit au milieu d'un champ.... ”

Ou comme cette autre qui est un aveu timide : “ Même si nous rendons au port leurs anciennes dimensions, nous ne pouvons pas nous empêcher de les trouver petites. ”

Et s'il faut en croire Virgile... peut-on ne pas en croire Virgile ? Non, n'est-ce pas... eh bien, la description que Virgile donne de Carthage n'a jamais dû s'appliquer au paysage que j'ai sous les yeux. L'auteur de *L'Énéide* parle d'une baie profonde, avec une île à l'entrée formant un port naturel, et à droite et à gauche, de vastes rochers.

Carthage

Le signalement se rapporte à... deux villes. Sais-tu lesquelles ? à Carthagène d'Espagne, et à Toulon de chez nous.

Mon vieil ami, je crois qu'on a berné notre jeunesse.—A toi, RENÉ.

P.S. — Puisque je te parle de Virgile, il faut que je te fasse une confidence. Je viens de le découvrir ! Mais il est délicieux ! Délicieux ! Te rappelles-tu Didon ? Non, tu ne te la rappelles pas.... Son histoire pourrait s'intituler : “ Du danger d'écouter des récits de voyage.” C'est en effet parce que la malheureuse reine fondatrice de Carthage a prêté une oreille trop complaisante à la narration que lui fit *Enée* qu'elle l'accompagna à la chasse... et dans quelles splendeurs !

Laisse-moi le plaisir de te copier ce passage dans une excellente traduction (pas la mienne) :

“ L'aurore commençait à quitter le sein de l'Océan, et l'étoile du matin à se montrer, quand l'élite de la jeunesse de Carthage sortit des portes de la ville. Les cavaliers massyliens accoururent, avec la meute, les toiles, les épieux garnis d'un large fer, et les autres instruments de la chasse.

“ Tandis que les seigneurs phéniciens, à la porte du palais, attendent que leur reine sorte de son appartement, son superbe coursier, sur lequel brille un harnais d'or et une housse de pourpre, mord fièrement son frein, qu'il couvre d'écume. Enfin elle paraît, environnée d'une cour nombreuse. Son mantelet d'une étoffe de Tyr, est bordé d'une riche broderie ;

Tunisie

un carquois doré flotte sur ses épaules, ses cheveux tressés sont entrelacés de fil d'or, et une boucle de pareil métal tient retroussée sa robe de pourpre."

Et tu sais que c'est au cours de cette partie de chasse qu'elle épousa le bel étranger, qui devait l'abandonner si cruellement, la pauvre.

Et la mort de Didon !

" Ses femmes la virent tomber ; elles virent l'épée teinte de sang entre ses mains mourantes. A l'instant tout le palais retentit de cris affreux ; la nouvelle de ce terrible évènement se répand dans la ville ; on n'entend partout que gémissements, que lamentations, que hurlement de femmes éplorées. Tels eussent été les cris d'un peuple consterné, si l'ennemi eut surpris et saccagé Carthage ou l'antique cité de Tyr, et si toutes les maisons et tous les temples des dieux y eussent été en proie à la flamme."

Ce n'est pas superbe !

Croirais-tu qu'un savant a voulu prouver que tout cela n'est pas vrai, parce que le nom de *Didon* en punique, signifie *femme forte*. Qu'en sait-il ?

... Et quand même !

Dans toute cette histoire de Carthage, que de contradictions, d'ailleurs ! Les uns disent que Byrsa vient d'un mot punique qui signifie *Lien fortifié*, et les autres prétendent que ce nom est un propre mot grec qui veut dire *cuir de bœuf*.

Sais-tu pourquoi, *cuir de bœuf* ? Parce que lorsque Didon arriva ici, on ne voulut lui céder de la terre que ce qu'en pouvait couvrir une peau de bœuf.

Carthage

Didon, l'ingénieuse, fit couper cette peau de bœuf en étroites lanières et traça ainsi le périmètre de la ville nouvelle (Carthadda).

... Si étroites que fussent les bandes, la superficie délimitée était tout de même bien petite pour une ville qui devait tant faire parler d'elle. Tu ne trouves pas ?

R.

*

*

*

L'oncle Paul se mit à rire lorsque, le lendemain, René lui montra la copie de cette lettre.

— C'est, lui dit-il, un amusant paradoxe, mais rien qu'un paradoxe. Il n'y a aucun doute. Nous sommes bien sûr l'emplacement de Carthage. Trop d'écrivains contemporains l'ont fixé ici, pour qu'on puisse admettre l'idée d'une erreur ou d'une mystification. D'ailleurs, on a trouvé des tombeaux puniques, avec des cadavres carthaginois.

René fit observer respectueusement :

— Mais, mon oncle, suppose que dans deux mille ans on découvre le cimetière de Méry-sur-Oise, et tous ses morts parisiens, cela ne prouvera pas que Paris était à Méry-sur-Oise.

— Admettons pour en finir que des fouilles ultérieures découvriront le vrai centre de Carthage, et que jusqu'ici, nous en connaissons seulement la banlieue.

C'est possible, et la citadelle serait plus vraisemblable à Sidi-bou-Saïd qui est à 120 mètres d'altitude qu'elle ne l'est si on la suppose à la place de

Tunisie

l'église catholique de Byrsa élevée de 60 mètres seulement.

— N'en dis pas trop de mal de cette église, elle est l'exécution d'un vœu de Saint-Louis.

— Comment cela ?

— Saint-Louis, tu le sais, est mort ici, lors de sa croisade contre Tunis.

— 25 août 1270.

— Parfaitement. Avant de mourir, il jeta ce cri : " Ah ! qui me donnera de voir la foi chrétienne prêchée à Tunis ! " Dès la prise d'Alger le roi de France obtint du bey de Tunis la cession du lieu où Saint-Louis avait poussé ce cri, et rendu son dernier soupir. On y éleva une petite chapelle qui, hélas, fut bientôt presque abandonnée. Un grand Français, Mgr Lavigerie, en fut attristé. Il obtint pour ses Pères Blancs la concession de ce terrain, et il y éleva à côté de la chapelle la cathédrale que tu y vois. Ces Pères Blancs ont joué un rôle important dans l'histoire de notre pénétration en Tunisie. Aujourd'hui encore, ils tiennent une école d'agriculture prospère, et les fouilles que tu as vues, c'est eux qui les ont faites en grande partie, sous la direction du modeste et grand savant qu'est le père Delattre.

René salua.

— Et, continua l'oncle, tu peux trouver une explication de la disparition si complète de Carthage dans deux faits. Le premier nous est révélé par Ibn-Khaldoun en ces termes : " Après le départ des Francs, le Sultan donna l'ordre de ruiner Carthage et d'en



SOUSSE—ATELIERS DE SPARTERIE.

Carthage

renverser les édifices jusqu'aux fondations, de sorte que l'emplacement de cette ville fut changé en désert, et que *l'on n'y voit même plus trace de ruines.*"

Le second fait c'est la prospérité de la ville voisine, Tunis. C'est là, n'en doute pas, que sont les pierres de Carthage : elles ont servi à construire la capitale nouvelle.

المكتبة الوطنية التونسية
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE TUNISIE

II

ROME

Sous la domination romaine, la Tunisie connut une prospérité à laquelle on se refuserait de croire si elle n'était prouvée par les ruines qu'on y rencontre si importantes et si nombreuses.

Il arrive que le voyageur aperçoive à l'horizon d'un désert de sable, loin, loin, tout là-bas, à perte de vue, un monticule qui l'étonne. Peu à peu lorsqu'on s'en approche, la chose prend des proportions colossales, et lorsqu'on est arrivé on n'en croit pas ses yeux. Là, dans cette désolation, loin de toute ville actuelle, loin de tout village, loin de toute habitation même indigène on trouve les ruines imposantes d'une cité romaine, et le monument qui avait attiré l'attention de si loin, c'est un cirque ou un théâtre pouvant contenir plusieurs milliers de spectateurs.

Lorsqu'on approche de Dougga — en automobile ! — à voir de loin la noble silhouette du temple de Jupiter qui détache sur le ciel bleu la grâce de ses colonnes corinthiennes et l'orgueil de son fronton, il semble que l'on approche de l'Acropole d'une Athènes inconnue.

C'est à Dougga ou Thugga qu'on a trouvé la fameuse inscription en deux langues, punique et

Rome

lybique, qui a été pour les savants qui se sont occupés de ce pays aussi précieuse que le fut la pierre de Rosette pour les égyptologues. Nous n'en possédons plus qu'un moulage, l'original ayant été enlevé en 1842 par le Consul d'Angleterre de Tunis qui en fit présent au *British Museum*. Cette inscription était celle du tombeau d'un prince numide mort quatre ou cinq siècles avant notre ère.

La ville de Thugga était, avant l'établissement des Romains, une colonie carthaginoise, mais la civilisation punique s'était elle-même superposée à une autre civilisation, celle des Berbères, que nous aurons encore l'occasion de retrouver en Tunisie.

Le théâtre de Thugga, qui pouvait contenir 3500 spectateurs, est bâti comme celui de Catane, de façon à présenter à la vue, comme toile de fond, un admirable décor naturel. Il est admirablement conservé.

La plupart des colonnes sont, comme on l'a dit, encore debout ; les ouvertures destinées à la machinerie restent béantes ; l'arrière scène, les coulisses, subsistent partiellement avec les trois portes donnant sur la scène ; on reconnaît les vestiges du promenoir, établi en avant du théâtre, et qui offrait, sous un portique, la vue étendue et superbe sur la vallée.

Et l'on aura une idée de la richesse de la ville lorsqu'on saura que ce théâtre superbe a été offert à ses habitants par la munificence de l'un d'eux, de même que le temple de Jupiter ou du Capitole dont nous avons parlé.

Tunisie

Si l'on va de Kairouan à Gafsa ou Gabès, on traverse une immense étendue de sable rougeâtre. Cette contrée, c'est cependant la Bysacène où s'élevaient des villes de 100,000 habitants comme Thysdrus, de 60,000 comme Thelepte, de 25,000 comme Suffetula, de 15,000 comme Cillum.

Entre ces villes, il y avait des gros bourgs, des villages, des fermes, des puits, des citernes, des pressoirs à huile. On ne peut y gratter le sol sans que la pioche y heurte, presque à chaque pas, quelques pierres qui attestent que là des hommes ont vécu et qu'ils avaient réussi à tirer leur nourriture de cette terre aujourd'hui désolée.

Souvent, très souvent, des ruines de fermes montrent les piliers de leurs pressoirs et leurs moulins à olives. Il est une de ces ruines (près de Khanguet-el-Oguef à 10 kilomètres de Feriana) qui est une véritable usine à huile avec une dizaine de pressoirs alignés. A 22 kilomètres au nord une petite ville romaine qui n'a pas encore été identifiée porte le nom actuel de "Tamesmida." Elle possède une très belle enceinte flanquée de tours carrées. Les Byzantins ne l'ont pas remaniée. Un aqueduc souterrain s'y voit aussi avec deux réservoirs de 6000 mètres cubes d'eau.

Dans le nord de la Tunisie, il en est de même. Aux environs de Mateur (3000 habitants aujourd'hui) il y a plus de trois cents ruines de fermes et de villas, dans des endroits où jusqu'à ces derniers temps nos yeux ne voyaient ni arbres, ni verdure, ni eau.

On a répété à satiété que la Tunisie avait été le

Rome

grenier de Rome. On comprend qu'on a pu le dire sans rien exagérer :

“ Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? ”

Le climat s'est-il modifié ? Non. Salluste parle déjà des “ plaines sans eau et des montagnes sans arbres,” et si du temps des Romains il avait plu en Tunisie ils ne se seraient pas donné autant de peine pour construire des barrages et des citernes, pour creuser des puits, pour drainer l'eau du sous-sol partout où cela a pu être possible.

Ce sont les dévastations des Arabes qui ont transformé en désert les champs de blé, les olivettes et les forêts de dattiers.

C'est à nous de reprendre la tradition romaine, c'est à nous de ressusciter l'œuvre accomplie ici par nos grands-parents.

*

*

*

C'est en ces termes, ou à peu près, que l'oncle Paul préparait notre jeune ami René à l'étude un peu sérieuse, quoique superficielle des travaux hydrauliques effectués par les Romains. Il avait apporté avec lui les ouvrages de M. Gauckler et de M. le Dr Carton, et aussi des notes prises dans l'enquête ouverte sur ce sujet depuis 1901 par la direction des antiquités de Tunis.

Il les résuma en ces termes pour son jeune élève :

— Le Dr Carton étudiant les régions de Métameur, de Dougga et de Souk-el-Arba, dont la surface totale

Tunisie

formerait un carré de 35 kilomètres de côté environ, a relevé les restes de 48 barrages, de 25 bassins de captation et de 62 aqueducs. Et encore ce savant archéologue ne signale-t-il pas, dans cette énumération les nombreux réservoirs, citernes et puits qu'il a rencontrés au cours de ces recherches.

Chaque cité, même d'importance secondaire, chaque villa ou ferme isolée, était alimentée en eau de source qui, captée à des distances parfois considérables, était amenée par des aqueducs dans des bassins de réserve.

Le plus célèbre de ces aqueducs est celui de Carthage, dont les restes monumentaux sont encore utilisés en partie pour l'alimentation de Tunis.

Quels furent les moyens employés par les Romains pour assurer l'arrosage des plaines ? Ils sont au nombre de cinq :

- 1° Les barrages.
- 2° La captation et l'aménagement des sources.
- 3° L'endiguement des ravins.
- 4° L'aménagement des citernes.
- 5° La création des puits.

I. BARRAGES

Voici d'après le Dr Carton la disposition d'un des ensemble des travaux qui peut être pris pour type. C'est celui de l'Oued-Hallouf. Il se composait d'un barrage rejetant les eaux de l'Oued-Negueb sur la rive gauche ; d'un canal prenant ces eaux pour les porter à flanc de coteau jusqu'à un vallon fermé en aval par

Rome

une digue qui en faisait un vaste réservoir ; des voûtes soutenant la digue étaient munies de vannes par où, en cas d'arrivée trop brusque des eaux, on pouvait les restituer au torrent, qui passait au-dessous d'elles. De ce bassin, l'eau était dirigée par un aqueduc vers la ville d'Augarmi et par deux canaux vers les surfaces cultivées qui entouraient la cité. L'une, plus vaste et placée le long de la rivière, était divisée en compartiments étagés, séparés par un mur dans lequel des vannes permettaient à l'eau d'y passer de l'un à l'autre ou d'y séjourner. Le bord sud de ces compartiments longeant l'Oued-Negueb avait aussi un système de vannes, permettant à l'eau arrivée en excédant de retourner immédiatement au torrent....

II. CAPTATION ET AMÉNAGEMENT DES SOURCES

Il existe dans les massifs montagneux du Centre du Sud tunisien d'antiques captages de sources opérés grâce à de longues galeries pénétrant délibérément au sein même de la montagne au delà des amas détritiques qui en encombrement souvent la base. Mal entretenus par les Arabes, il y a longtemps que ces drains ne fonctionnent plus. Mais si ces ouvrages viennent à être déblayés et réparés, le filet d'eau une fois retrouvé jaillit de nouveau ramenant la vie et la richesse.

III. ENDIGUEMENT DES RAVINS

C'est le triomphe de l'ingéniosité romaine.

Dès leur naissance, dans les plus petits ravins de la montagne, les ruisselets sont surveillés, des barrages,

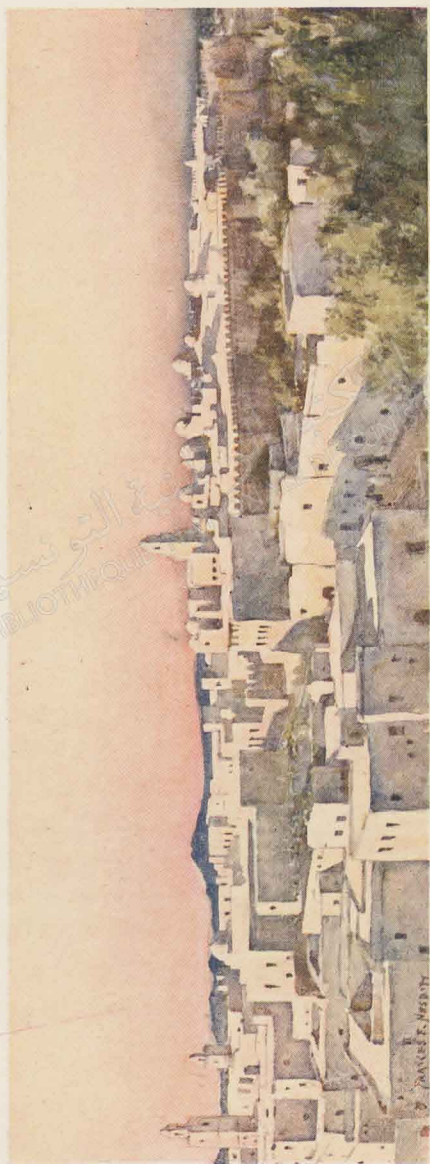
Tunisie

fermant les vallons, où viennent se réunir tous ces filets d'eau, groupent les affluents et modèrent leur allure.

A l'entrée de chaque vallée principale, un système de canaux et de réservoirs règle le passage du liquide dans les conditions de lenteur et d'absorption voulues. Constamment surveillée, redressée par des épis, contenue par des pierres ou des murs qui protègent les berges, la rivière poursuit sa course jusqu'à ce qu'elle rencontre, à son débouché dans la plaine, une grande et dernière digue, qui garantit le bas pays contre l'irruption subite des crues et emmagasine leurs produits dans une série de bassins et de réservoirs communiquant entre eux par des vannes mobiles. Ainsi diminué, saigné pour ainsi dire l'Oued s'écoule vers la mer, en hiver sans faire de ravages ; dans la saison chaude au moment où le terrain se dessèche, les vannes des bassins s'ouvrent et permettent à l'eau recueillie au moment des fortes crues de rejoindre son lit naturel. On assure de cette manière l'alimentation constante de tout un système de canaux d'irrigation, dont les ramifications se subdivisent dans la plaine jusqu'aux rigoles et aux sillons, amenant à toutes les terres cultivables l'eau qui leur est nécessaire.

La distribution en est faite très exactement et d'après des lois fixes. Chaque propriétaire a le droit d'irriguer à son tour et pendant un certain nombre d'heures.

Des règlements fort minutieux affichés sur la place publique de chaque village et gravés sur des



KAIROUAN—EFFET DU SOIR.

Rome

tables de pierre, indiquent la part qui revient à chacun, comme on fait encore aujourd'hui dans les oasis.¹ Le surplus qui deviendrait nuisible s'il restait stagnant après imbibition du sol, est repris par un second système de circulation inverse du premier, qui des sillons aux rigoles, des rigoles aux fossés, des fossés aux canaux, rassemble toutes les eaux inutiles dans un émissaire commun et les jette à la mer.

IV. LES CITERNES

Le nombre des citernes creusées par les Romains est considérable. Très souvent, comme à Saïda (près de Djèdèida), on a découvert en creusant des fondations, des citernes qui ont pu remplir leur office sans qu'il fut même besoin d'en refaire les enduits. Elles sont alimentées par un réseau de conduites en poterie analogues à celles dont on se sert aujourd'hui en France et qui drainent toute la plaine.

Dans les pays accidentés, notamment dans la région de Zaghuan, certains pitons rocheux furent transformés en plateaux récepteurs.

Sur les pentes méridionales de la montagne Djebel M'rabba', s'était établi, dans un endroit favorable mais privé d'eau potable une bourgade romaine assez considérable, à en juger par l'importance des citernes, qui pouvaient contenir plus de 15,000 mètres cubes, fournis par la pluie qui tombait sur les pentes de la montagne et que recueillaient une triple série de barrages bétonnés, véritables chéneaux étagés en

¹ Voir plus loin.

Tunisie

hélices, et qui se déversaient au bas de la montagne dans un réceptacle commun.

V. PUIITS ARTÉSIENS

“Chargé du service médical de l'exploitation de l'Oued-Melah, dit le Dr Carton, j'ai eu l'occasion d'y suivre le percement des puits artésiens. Les journaux ont parlé, à l'époque, de ce qui advint à l'un d'eux. Le tuyau qui élevait les eaux à sept ou huit mètres de hauteur, s'étant obstrué, fit explosion sous l'influence de la pression et les terres qui l'entouraient furent projetées en l'air. Il se forma alors sur son emplacement un bassin circulaire d'où l'eau coulait en abondance, et exactement semblable à ceux des oasis que je viens de nommer. Cette analogie qui me frappa de suite lors de la première visite que je fis au puits après l'explosion m'a fait penser que peut-être tous avaient une origine semblable ; que les sources de la plupart de ces oasis étaient le résultat du travail de foreurs antiques....

“Un fait vient à l'appui de cette opinion, c'est l'existence dans les environs de Gabès, d'un puits qui ne renferme pas, à la vérité, d'eau jaillissante, mais dont la profondeur montre que les anciens savaient, en ce genre, faire des travaux considérables.”

Et l'oncle Paul conclut :

— Tu vois que les Romains n'ont pas seulement servi à “embêter” les jeunes gens d'aujourd'hui en leur imposant l'étude de l'histoire romaine. Nous voyons, sur cette terre d'Afrique, les preuves évidentes

Rome

de leur grandeur. Et partout où nous allons, nous retrouvons leurs traces. Saint-Arnaud raconte quelque part qu'en arrivant, dans l'Aurès, avec ses troupes à un certain endroit qu'il avait jugé à peu près inaccessible, il eut l'idée d'inscrire sur les parois rocheuses, le numéro d'un de ses régiments :

“ Nous nous flattions, cher frère, écrit-il, d'avoir passé les premiers dans ce défilé. Erreur ! Au beau milieu, gravé sur le roc, nous avons découvert une inscription parfaitement conservée, qui nous apprend que sous Antonin le Pieux, la 6^e légion romaine avait fait la route à laquelle nous travaillons 1650 ans après. Nous sommes restés sots.”

III

UNE PROMENADE DANS LE SUD

Nous retrouvons nos voyageurs devant Kairouan, la ville sainte.

— Te rappelles-tu Okba ?

— Sidi Okba, le conquérant Arabe, oui, mon oncle.

— Eh bien, nous allons parler de lui.

— Sous forme d'anecdote, de légende ? J'adore la légende.

— Va pour la légende. Celle-ci est d'un autre Arabe nommé En-Noweiri. Elle se rapporte à la fondation de Kairouan dont le nom suivant les uns vient du Persan *Kirawan* qui veut dire caravane, et, selon les autres, d'un nom arabe signifiant "lieu fortifié."

Quoi qu'il en soit la ville fut fondée par Sidi-Okba.

— En quelle année ?

— Saperlipopette, il fait bon avec toi d'avoir repassé sa leçon, le matin... En 667.

— Et la légende ?

— La légende se rapporte précisément à la fondation de la ville. Et la voici :

Les historiens disent qu'Okba ayant fait com-

Une Promenade dans le Sud

prendre aux musulmans la nécessité de fonder une ville, les mena à l'emplacement où Kairouan devait s'élever et qui était alors couvert d'un bois fourré et impénétrable.

— Voici, dit-il, notre affaire.

— Comment ! lui répondirent ses compagnons, tu nous ordonnes de bâtir dans un marécage boisé où personne ne saurait passer, et où nous aurons à craindre les animaux féroces, les serpents et les autres reptiles de la terre !

Okba, "dont les vœux furent toujours exaucés, invoqua le Dieu tout puissant," et les compagnons se joignirent à sa prière en disant *Amen*. Rassemblant alors autour de lui les dix-huit compagnons du prophète qui se trouvaient dans l'armée il cria à haute voix :

— Serpents et bêtes féroces ! nous sommes les compagnons du Prophète béni ; ainsi, retirez-vous, car nous allons nous établir ici, et nous tuerons quiconque de vous s'y trouvera après cet avertissement.

Alors on vit les animaux féroces et les serpents emporter leurs petits, et à ce spectacle beaucoup de Berbères se convertirent à l'Islamisme.

Okba ordonna par proclamation, de les laisser passer sans leur faire de mal, et quand ils furent partis, il marcha, accompagné de ses principaux officiers, autour du lieu qu'il avait choisi, en adressant cette prière à Dieu :

— O mon Dieu, remplis cette ville de science et de la connaissance de ta loi. Fais qu'elle soit habitée

Tunisie

par des hommes pieux et dévoués à ton service, et protège-nous contre les puissants de la terre.

Il descendit alors, en suivant le cours du ruisseau, et ordonna à ses hommes de tracer les fondations de la ville et d'arracher les broussailles.

Et il paraît, ajouta l'oncle avec un sourire, que pendant quarante ans, à partir de cette époque, on ne vit ni serpent, ni scorpion à Kairouan.

... Allons maintenant visiter la belle Mosquée qui porte le nom de notre héros. En chemin, je vais te raconter encore une petite histoire.

Ainsi que tu l'as vu à Alger, toute Mosquée comporte, creusée dans le mur, une sorte de niche nommée *Mikrab* ou *Kibla* et qui doit être placée de telle façon que les fidèles, en la regardant, aient les yeux tournés vers la Mecque, capitale religieuse du monde musulman. La grande affaire lorsque l'on construit une Mosquée est donc de déterminer l'emplacement du *Mikrab* ou *Kibla*. Je vais te dire comment le merveilleux intervint dans cette opération concernant la Mosquée de Sidi-Okba, mais je dois te prévenir que malgré l'intervention surnaturelle, une erreur de vingt degrés a été commise, ce qui a son importance, comme tu peux le comprendre en supposant le prolongement de deux droites formant un angle de cette mesure. Mais les croyants n'en sont pas troublés.

Passons la parole au conteur arabe.

... On laissa écouler un temps considérable pour observer le lever des astres en hiver et en été et pour prendre les azymuths du soleil à son lever. Ce délai

Une Promenade dans le Sud

causa à Okba de graves soucis, mais s'étant adressé au Dieu tout-puissant, il vit pendant son sommeil une figure qui vint à lui et prononça ces paroles : "Favori du maître de l'univers ! quand le jour se lèvera prends ton étendard, et mets-le sur ton épaule, tu entendras alors devant toi des cris d'Allah-Akbar (Dieu est grand), et nul autre ne les entendra ; à l'endroit où ces cris cesseront là tu placeras la Kibla et le Mikrab de ta Mosquée. Dieu tout-puissant a agréé cette ville et cette Mosquée ; par elle il exaltera sa religion et humiliera les infidèles jusqu'à la fin des siècles."

Okba se réveilla plein d'effroi, et après avoir fait une ablution, il se mit avec les nobles d'entre les musulmans, à prier dans la Mosquée projetée. Le jour commençait à poindre, et il faisait encore des prosternements, quand le cri d'Allah Akbar ! retentit à ses oreilles.

Ayant demandé aux personnes qui l'entouraient si elles entendaient quelque chose, elles répondirent que non.

— C'est donc l'ordre du Dieu tout-puissant ! s'écria-t-il. Prenant alors l'étendard sur son épaule, il suivit la voix qui continua à se faire entendre, et arrivé au lieu où le Mihrab devait être placé, le cri cessa. Fichant alors son étendard dans la terre, il leur dit : "Voici notre Mihrab !" Dès lors, l'on se mit à bâtir des maisons, des lieux d'habitations et d'autres mosquées, et la ville se remplit d'habitants.

Et si bien qu'à un certain moment, d'après M. Gaston Loth, ses boutiques s'étendaient de chaque

Tunisie

côté d'une rue principale voûtée, sur une longueur de plus d'une lieue. On comptait dans la ville 48 bains et des mosquées déjà nombreuses, ornées de minarets : la population était telle que le jour de la fête achoura on égorgeait 950 bœufs. Des ambassadeurs francs furent reçus à Kairouan, au temps de Charlemagne, et des fêtes magnifiques furent données en leur honneur.

A la porte de la Kasbah, l'oncle Paul s'arrêta.

— C'est ici, dit-il, que les troupes françaises prirent le premier contact avec la ville sainte, et l'histoire en est assez émouvante.

Le 26 octobre 1881, lorsque les généraux Forgemol, Étienne et Saussier arrivèrent devant Kairouan, ils furent quelque peu surpris et même inquiets de voir les portes de la ville fermées, et personne sur les remparts, personne aux environs. On eût pu croire qu'on se trouvait en face d'une ville morte. Que cachait ce silence ? Un guet-apens ? On n'en savait rien. Mais c'était possible. Il était possible aussi qu'il indignât la volonté des habitants de ne résister que pour la forme. Fallait-il risquer la vie de quelques-uns des nôtres ou bombarder la ville et tuer ainsi inutilement peut-être — un grand nombre d'indigènes ?

Pour des Français, l'hésitation ne devait pas durer longtemps. Un officier du 6^e hussards, le lieutenant Arthuis, s'offrit pour aller tout simplement frapper à la porte de la citadelle. On accepta son dévouement et ce ne fut pas sans émotion que ses camarades le virent s'approcher de ces murailles aveugles et silencieuses



KAIROUAN—LA PORTE MAURE.

Une Promenade dans le Sud

dont pourrait partir à tout instant une fusillade mortelle pour le courageux officier.

Il arriva jusqu'à la porte dans un silence et un calme tragiques. Il la heurta du pommeau de son sabre, et avec un soupir de soulagement on vit la porte s'ouvrir, en même temps qu'un drapeau blanc était hissé au sommet de la Kasbah.

Nos régiments, une heure après, défilaient musique en tête dans la ville sainte de la Tunisie.

*

*

*

Lorsqu'ils eurent admiré la Mosquée de Sidi-Okba, un admirable monument de l'art arabe, et la Mosquée du Berbier (littéralement la Mosquée du Compagnon), et la colline des cimetières, et la Mosquée des sabres, intéressante seulement à l'extérieur, nos deux voyageurs allèrent au bassin des Aglabites, promenade favorite des Kairouanais. Ils prirent rendez-vous avec un guide pour assister le lendemain matin à un combat de chameaux, que René raconta dans la lettre suivante adressée à son ami :—

MON VIEIL AMI,—Je t'avais annoncé que j'assisterais à un combat de chameaux et que je te le raconterais. Je m'exécute. C'était hier matin, à l'endroit de Kairouan, où se tient le rendez-vous du troupeau de la ville.

C'est très émouvant.

Les deux combattants se regardent en grognant et s'approchent lentement. Si l'un d'eux se sent

Tunisie

décidément mal en forme, il tourne les talons avant le combat, déclare forfait et bat en retraite sous les huées des spectateurs. Si au contraire ils sont animés d'une ardeur égale, ils prennent contact : cela consiste à croiser les cous et à appuyer du poitrail sur l'épaule de l'autre. Alors chacun d'eux pousse en avant essayant de faire reculer et trébucher l'adversaire. La foule suit anxieusement le corps à corps. Quand les chameaux s'animent, leurs mouvements deviennent plus vifs, ils cherchent à mordre ou à se tendre un sournois croc-en-jambes.

Enfin, l'un recule ou tombe définitivement sur les genoux. S'il a simplement reculé, il saisit le moment propice, et brusquement fait volte-face s'enfuyant en un galop démesuré. L'autre veut le poursuivre, mais les assistants interviennent à grands coups de bâton. On intervient aussi, et bien plus vite, si le vaincu est tombé, car l'autre se jetterait sur lui et lui briserait le cou sous son formidable poitrail. Le chameau n'est pas magnanime.

Aussitôt le vainqueur est conduit en triomphe. Deux gamins grimpent à califourchon sur sa bosse et s'y font vis à vis. Un improvisateur entonne une ode triomphale et la foule des badauds suit en répétant le refrain. On ne manque pas de faire passer le cortège dans la rue où habite le propriétaire du chameau vaincu. Les quolibets pleuvent, les ripostes sont dépourvues d'aménité, les cerveaux s'échauffent et... la police intervient. Faute de quoi les combats de chameau ont parfois dégénéré en guerre civile.

Une Promenade dans le Sud

... Vraiment, mon vieux camarade, je te plains de ne pouvoir assister à des spectacles aussi admirables.

RENÉ.¹

¹ Le souci de la vérité nous force à un aveu, si fâcheux qu'il soit pour la réputation de notre jeune ami. Les chameaux ne sont pas toujours disposés à servir aux touristes cet amusement cruel et on peut aller quatre ou cinq jours de suite à l'endroit convenu, sans être témoin d'un combat. Comme, de plus, il faut y arriver de bon matin, le jeune René se lassa. Il envoya cependant à son ami la lettre qu'on vient de lire, mais lorsque plus tard en France, l'oncle Paul, en eut par hasard connaissance, René fut grondé très fort, car l'oncle s'aperçut que le jeune paresseux s'était contenté de copier ce récit dans le livre très intéressant signé simplement P. P. et publié à Tunis sous ce titre : *Kairouan, Sheilha, le Djerid* (Snaldi F^{rs} edit.).

IV

LE DJERID—LES OASIS DE TOZEUR

Il y a peu d'années encore, il fallait être presque un explorateur, pour connaître le Djerid, pays des oasis et des chotts tunisiens ; il fallait tout au moins pouvoir disposer d'une assez forte somme, de beaucoup de temps, et, de plus, être capable de supporter la fatigue de longues étapes à cheval, mule ou chameau.

Tozeur la ville importante de ce pays, Tozeur la reine des oasis, Tozeur si pittoresque, Tozeur la dernière étape avant les solitudes brûlantes du Sahara, Tozeur maintenant est accessible en chemin de fer le plus commodément du monde et pour les touristes de tout âge.

Le Sud tunisien est parmi les pays du monde un des plus beaux et des plus étranges. Sans doute, les oasis de Biskra sont belles ; sans doute celles du Figuig sont impressionnantes, les oasis de Tozeur réunissent les beautés de leurs rivales, avec en plus, quelque chose d'indéfinissable : plus sauvages et moins visitées que celles de Biskra, elles ont par l'abondance visible de leurs eaux un charme qui dépasse celui des palmeraies des confins marocains.

Ajoutez à cela le plaisir qu'on éprouve à goûter

Le Djerid—Les Oasis de Tozeur

une joie qui n'est accessible que depuis peu au commun des mortels, et que peu encore ont savourée, et vous comprendrez l'enthousiasme de René qui le jour où nous le retrouvons, se laissant aller à l'exubérante gaité de sa jeunesse, faisait rire comme de grands enfants quelques nègres et quelques Arabes devant lesquels il dansait comme un jeune fou, au bord d'un lac minuscule, sous les grands palmiers qui se miraient dans l'eau calme bientôt répandue en gazouillis frais dans les cent petits ruisseaux bavards qui allaient porter dans tout le territoire la vie et la fertilité.

— Jamais, disait-il, jamais je n'ai rien vu de plus beau !

Et il s'extasiait ensuite au cours de la promenade, devant les laveuses vêtues de bleu, accroupies, battant le linge, cancanant, montrant des dents blanches et des yeux noirs.

Quelle fête déjà avait été l'arrivée ! Le chemin de fer semble parti pour le Sahara ; on croit même y être arrivé en parcourant pendant de longues heures les plaines de sable rougeâtre que des touffes rares d'une herbe pauvre et sauvage font encore paraître plus désolées, puis, tout-à-coup au sortir d'un défilé, c'est la mer de dattiers, la fraîcheur, la verdure, la vie. La voie court sur le flanc de la colline et c'est au-dessous de soi que l'on contemple l'enchantement des palmes effilées.

— Nous voici dans le Djerid ! dont le nom bien approprié signifie le pays des dattes. C'est ici que

Tunisie

viennent les meilleures dattes, qui soient au monde, et les plus réputées, les *degla-en-nour*.

L'oncle Paul donnait ce renseignement à son neveu pendant que tous deux parcouraient les rues de Tozeur. Mais René regardait en l'air "de tous ses yeux" et l'écoutait mal.

C'est que les habitations de Tozeur méritent en effet qu'on les admire. Bien rarement, en pays musulman africain, il est donné de voir des traces d'un effort artistique de l'homme pour orner sa demeure, si élémentaire que soit cet effort. Les maisons sont de boue séchée et une fois qu'elles ont été jugées capables de remplir strictement leur rôle d'abri, les constructeurs ne se sont pas attardés une minute à y ajouter quelque sculpture, même quelque dessin si élémentaire qu'il soit.

A Tozeur, les architectes (?) au contraire se sont plu, dans la disposition des briques de construction, à figurer sur les murailles, des figures géométriques de l'effet le plus curieux, et qui donnent abri à une foule de pinsons, moineaux pillards et joyeux de cette cité lointaine.

A chaque pas, dans cette ville pittoresque, une surprise amuse le voyageur. Des rues se perdent sous de longues voûtes où l'obscurité est presque complète. Il ne faut pas s'étonner que les indigènes cherchent l'ombre, car le thermomètre ici, monte, en été, jusqu'à 50 degrés... à l'ombre bien entendu.

En sortant d'un de ces couloirs obscurs on est tout-

Le Djerid—Les Oasis de Tozeur

à-coup en face d'un minaret, d'un marabout, ou d'une suite de petits dômes tout blancs... des restaurants en plein air se chargent de fournir la rue de parfums, on entrevoit par les ouvertures des boutiques, des tapis aux couleurs éclatantes, et souvent, il faut se ranger dans une encoignure pour laisser passer un chameau qui passe avec son air orgueilleux et bêta en ouvrant les plis de ses lèvres sinueuses sur des dents longues et jaunies.

*

*

*

Mais c'est dans l'oasis qu'est l'incomparable spectacle, le miracle de la verdure dans le désert, le miracle de l'eau. "Une source jaillit, disait Pline déjà... et sous un palmier croît un olivier; sous l'olivier, un figuier; sous le figuier, un grenadier; sous le grenadier, la vigne; sous la vigne, on sème du blé, puis des légumes, puis des herbes potagères, tous dans la même année, tous s'élevant à l'ombre les uns des autres."

On a reconnu au Djerid, qu'il était meilleur de ne pas se livrer à ces cultures étagées, et l'on se consacre à peu près exclusivement au palmier.

Le palmier, comme en Extrême-Orient le bambou, est utilisé dans toutes ses parties: de la feuille on fait des chapeaux et des corbeilles, les nervures deviennent des berceaux ou l'armature des tentes; les épines seront les dents des peignes à carder la laine; la tige devient bois de charpente, et la bourre se transforme en cordes.

Tunisie

Enfin la sève ou lagmi, qu'on obtient en pratiquant sur l'arbre une saignée au cœur même, produit une boisson dont on s'enivre aux jours de fête.

Un bulletin de la Direction de l'Agriculture rapporte que les indigènes disent qu'un chameau pénétrant dans un jardin de palmiers peut en ressortir complètement harnaché de sa bride, de sa haouïa, de ses deux chouaris et même, ajoutent-ils naïvement, du bâton pour le faire marcher. Lorsque, trop vieux pour produire encore, le palmier doit céder à un plus jeune la place qu'il occupe dans le jardin, abattu sans pitié par le khammès qu'il a nourri si longtemps, son gigantesque cadavre jonche le sol, il offre encore un dernier don : son cœur que les indigènes appellent "djoumar" et dont ils sont très friands.

*

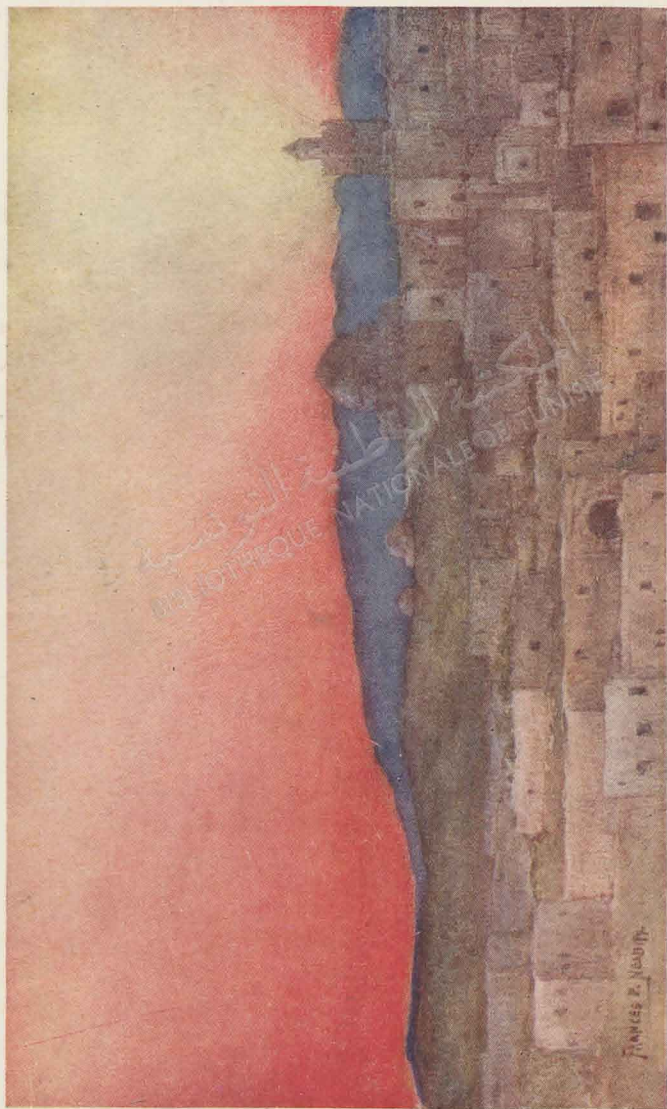
*

*

Le sol, à Tozeur, comme partout dans le désert, n'a aucune valeur. L'eau seule en a. Aussi n'y est on pas propriétaire de telle ou telle étendue de terrain, mais de telle ou telle quantité d'eau.

L'eau est la richesse, l'unique richesse. Elle est distribuée entre les habitants suivant un système imaginé il y a six cents ans par Ibn-Chattah, système qui est encore en vigueur aujourd'hui, et qui a été formulé en ces termes par El-Bekri :—

"Tozeur, dit-il, est arrosée par trois ruisseaux qui prennent leur source dans une couche de sable fin et blanc comme la farine ; chacun d'eux se partage ensuite, et forme six canaux d'où rayonnent une



COUCHER DE SOLEIL DANS LE DÉSERT.

Le Djerid—Les Oasis de Tozeur

quantité innombrable de conduits, construits en pierre d'une manière uniforme, et ayant tous la même dimension. Pour avoir régulièrement une provision de quatre cadous d'eau, on donne un mithcal¹ par an. Voici en quoi consiste le cadous : chacun, quand son tour d'arroser arrive, prend une tasse (cadous) dont le fond est percé d'un trou assez étroit pour se laisser boucher par un bout de cette espèce de corde qui sert à tendre les ares à carder. Il remplit cette tasse avec de l'eau et la suspend quelque part jusqu'à ce qu'elle soit vide, et, pendant ce temps, il voit son clos ou son jardin recevoir d'un de ces canaux un courant d'eau. Il remplit ensuite la tasse une deuxième fois et procède de la même manière. Ces gens ont reconnu qu'une de ces tasses peut se remplir et se vider sans interruption 192 fois dans l'espace d'un jour complet."

Aujourd'hui cette distribution est assurée par les soins d'un homme spécialement chargé de cette besogne et qui s'appelle *Amine-el-Ma*. Dans certains endroits on mesure le temps d'eau non à l'aide de cadous, mais à l'alongement ou au déplacement de l'ombre projetée par le "concierge de l'eau" ou de celle d'une nervure de palmier fichée dans le sol.

On vend une partie de sa part d'eau ; on vend cinq minutes, dix minutes, une heure d'eau, mais c'est une opération aussi fatale que celle qui consiste à tuer la poule aux œufs d'or, et l'on a vu des terrains rendus

¹ Dix francs.

Tunisie

à la stérilité et à la désolation parce que leurs propriétaires dans le besoin avaient vendu à d'autres le liquide précieux sans lequel la vie ne peut ici, exister.

*

*

*

L'oncle et le neveu poussèrent encore une pointe rapide au chott Djerid dont le même El-Bekri nous a laissé cette description terrifiante :—

“Lorsqu'on se rend de Nefzaoua à la province de Kastma (Djema), le terrain que l'on parcourt est une contrée marécageuse dans laquelle la route n'est indiquée que par des pièces de bois plantées en terre, et l'on prend des guides, parmi les Beni Mallit qui errent dans ces cantons ; car si l'on s'écarterait à droite ou à gauche, de la route tracée, on enfoncerait dans un sol fangeux qui a la consistance onctueuse du savon. Plus d'une fois, des caravanes et des armées, s'étant imprudemment engagées sur ce sol trompeur, y ont péri sans laisser aucune trace.”

Le cheik Abou-Mohamed el Tijani qui a écrit au commencement du ^{xiv}^e siècle de notre ère le voyage d'Abou Yaya Zakkaria, cheik des Mohaeddin, proclamé sultan en 711 de l'hégire, avait traversé le chott pendant ce voyage et sa description est encore plus précise :—

“Nous commençâmes, dit El-Tijani, à couper le lac appelé Tekmert. Après quelques heures de marche, nous passâmes une partie de la nuit près d'une source, et nous nous remîmes en route à l'aube pour

Le Djerid—Les Oasis de Tozeur

ne nous arrêter que vers midi. Nous vîmes à droite et à gauche de la route des troncs de dattiers, placés là pour indiquer le chemin et empêcher les voyageurs de s'écarter de la bonne route, car à droite et à gauche de ce tracé, le lac n'offre que des fondrières. Le terrain ne garde plus la trace des pas qui s'enfoncent, et quiconque ignorerait ce danger ne pourrait s'y hasarder sans y disparaître. Si quelque être vivant tombe dans le lac, les parties du terrain qui ont cédé se rapprochent aussitôt et la surface redevient ce qu'elle était avec l'accident."

— Tout cela est encore vrai aujourd'hui, dit l'oncle Paul, et mon ami Antoine, le directeur de l'Odéon, qui fit ici son service militaire en 1881, me racontait, l'an dernier, qu'il avait vu un chameau égaré s'enfoncer ainsi tout-à-coup, et disparaître sans que, l'instant d'après, l'œil le plus exercé pût découvrir la moindre trace de l'endroit où il avait été absorbé par la saline.

*

*

*

C'est dans le Sud tunisien qu'habitent les Matmatas, cette peuplade étrange qui s'est creusée ses habitations dans les flancs de la montagne, à la façon des termites.

Les Matmatas proviennent d'une tribu berbère, venue à la suite de la Kahena. Ils s'étaient installés dans le lieu dit "Matmatas," massif très montagneux, qu'ils firent valoir très rapidement. Ils relevèrent les barrages des rivières, plantèrent les fonds des vallées.

Tunisie

Mais au moment des récoltes, ils étaient toujours pillés par les tribus des alentours, les Oudermas, les Ouleb-Yacoub et les Ourghemmas, qui ne leur laissaient jamais jouir tranquillement des fruits de leur industrie.

Une première et une deuxième fois, ils se laissèrent faire, mais à une troisième fois ils se défendirent en se retirant dans les montagnes.

Là, ils creusèrent des cavernes, y emmagasinèrent leurs provisions et s'y cachèrent.

Mais à certaines époques de l'année, ils étaient obligés par leurs travaux agricoles, d'en sortir et la lutte recommençait. Les autres tribus revenaient constamment les piller.

Alors, ils prirent la résolution de demander appui et secours à la tribu voisine, les Oudermas dont ils se firent tributaires. Moyennant une dîme, les Oudermas s'engagèrent à les défendre contre les autres tribus.

Au moment de l'occupation française, le pays étant pacifié, les habitants de trois villages de Matmatas jugèrent inutile de rester dans les montagnes. Ils en descendirent et par atavisme ils ne surent que creuser de nouvelles habitations dans le sol.

Voici d'une façon générale, comment se construisaient ces habitations. On creuse dans le tuf un cube d'une dizaine de mètres de côté. Ce cube constituera la cour de la maison. Quand elle est terminée, on évide, sur ses diverses faces, des chambres ; celles-ci s'ouvrent donc sur la cour intérieure.

Le Djerid—Les Oasis de Tozeur

Les plafonds sont en ogive : c'est là une condition de solidité.

Les bestiaux sont également logés dans le tuf ; leurs écuries communiquent par un couloir avec la campagne. On arrive directement sur ces villages troglodytes sans que rien n'en décèle l'existence.

المكتبة الوطنية التونسية
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE TUNISIE

CONCLUSION

Au temps de l'occupation romaine, le territoire de la Tunisie fut accaparé par un très petit nombre de colons. Nous avons, sur ce point tout au moins, imité les Romains et aujourd'hui la Tunisie est un pays de grands domaines.

Certes, on peut le regretter. Mais il n'a jamais profité à personne de s'éterniser dans des regrets, et il faut bien reconnaître que s'il ne s'était pas trouvé de gros capitalistes pour courir le risque d'une tentative de colonisation en Tunisie, les choses n'en auraient pas été mieux puisque les petits capitaux n'auraient pas, de longtemps, vaincu leur timidité.

Il est vrai de dire que ces grands domaines ont été concédés à bon marché. Il ne faut pas l'oublier, cependant, ce n'est pas l'achat du terrain qui nécessite la plus importante mise de fonds ; c'est la mise en valeur. Si l'on plante un vignoble, la dépense d'aménagement du sol aura été grande, et il faudra attendre plusieurs années avant de faire la moindre recette. Si l'on crée une olivette, les dépenses sont fortes aussi, et la période d'attente sera de dix ou douze années.

On doit donc se borner à regretter que certains gros propriétaires laissent en friche des terres qui leur ont

Conclusion

été concédées ou qu'ils ont acquises à bon compte, et qu'ils attendent pour les revendre par parcelles qu'une grande plus-value leur assure de plus gros bénéfices.

Pour certains, ces bénéfices ont été énormes. La plupart ont été réalisés par les Siciliens. L'opération qui a donné le branle à l'émigration sicilienne, celle de Sedjoui, a été la plus extraordinaire qu'on puisse citer en fait de spéculation agricole. Acheté en toute propriété au prix de *neuf francs soixante* l'hectare, le domaine a été revendu, moyennant une *rente* perpétuelle de *vingt francs* l'hectare.

De telles majorations n'ont pas arrêté les Italiens qui pullulent en Tunisie. Ils sont 100,000 et les Français 35,000 seulement... (dont 12,000 fonctionnaires !). Mais c'est le résultat d'une loi éternelle. Une fois la barrière abaissée entre deux pays dont l'un est peu peuplé et l'autre surpeuplé, c'est comme si l'on ouvrait un robinet entre deux vases communiquants dont l'un serait plein d'eau et l'autre vide : un courant d'immigration s'établit irrésistiblement.

Celui-là est assez fort pour nous inquiéter un peu. Beaucoup d'Italiens restent Italiens sur la terre tunisienne et expédient régulièrement chez eux tout l'argent qu'ils ont gagné. Ils nous apportent cependant le bénéfice précieux de leur main d'œuvre, et un certain nombre d'entre eux font souche dans le pays qu'ils cultivent. Mais de quelle façon !

Souvent, en plein *bled*, il arrive de voir plusieurs groupes de gourbis que, si l'on n'était prévenu, on

Tunisie

croirait habités par des Arabes ; ce sont les mêmes constructions rudimentaires qui abritent, non des Indigènes, mais quelques centaines de Siciliens. Les uns ont loué un bout de champ, soit aux Arabes, soit aux Français ; d'autres ont acheté de dix à vingt hectares aux propriétaires européens, ou loué, à " enzel " aux propriétaires indigènes. Ils vivent très sobrement, de légumes secs, de pâtes préparées par les femmes ; ils produisent des cultures qui font l'admiration de tous.

L'Espagnol implanté en Oranie perd peu à peu le souvenir de son pays d'origine, il ne devient pas pour cela — quoi qu'on ait dit — Français, il se transforme en *afrikander*, il participe à la fondation de la néo-race algérienne, dont il subit la mentalité spéciale. S'il conserve l'usage du patois de sa province, ses enfants ne le comprendront plus : ils ne parleront pas français, ils emploieront ce langage — aussi spécial que la mentalité — qu'en Algérie on appelle le " sabir."

Tout autre est le Sicilien : Palerme, Trapani ou Messine le préoccupent fort peu, et sur sa nouvelle terre d'adoption il ne subit pas l'ambiance européenne. Contrairement au Sarde et à l'Italien du Nord qui — à l'exemple de beaucoup de Français — regagnent le village natal après avoir amassé un petit pécule, il s'attache au sol qui lui procure sa subsistance, et, quand il a des économies il les envoie aux parents restés au pays, afin de leur permettre de prendre passage sur une tartane et de venir s'installer auprès de lui. Un certain nombre de Siciliens oublient facilement la

Conclusion

langue maternelle, mais ne cherchent pas à apprendre le français ; ils se fondent difficilement dans la masse européenne, et s'assimilent plutôt à la vie arabe. Il en est, dans la région de Beïa, qui parlent arabe même entre eux, adoptent les mœurs arabes. Ils deviennent Arabes.

*

*

*

C'est là une exception, et l'Italien en Tunisie, reste italien. Nous avons le devoir de combattre cette invasion. Non par des lois — qui ne sont pas possibles d'ailleurs — mais en opposant à ce flot montant une digue : le peuplement français.

Des tentatives ont été faites dans ce sens et une société s'est créée qui a pour objet l'achat de grands domaines qu'elle morcelle en exploitations de 50 à 100 hectares, confiées à des cultivateurs français. Ces cultivateurs sont employés en qualité de métayers et de maîtres-valets. Le métayer doit posséder les avances nécessaires pour assurer l'exploitation de la ferme et acheter le matériel agricole ; il fournit tout le travail, mais il a droit à la moitié des produits de la ferme et à la totalité des produits nécessaires à l'alimentation de sa famille. Le maître-valet est rétribué par un salaire fixe qui varie de 90 à 120 francs par mois ; ses enfants sont payés en sus, suivant leur travail ; de plus, il a le droit d'entretenir un jardin, d'élever de la volaille, de prendre le lait de deux vaches, d'acheter à la Société le vin nécessaire à sa consommation au prix de 10 francs l'hectolitre.

Tunisie

Cette œuvre dont le directeur est un ancien professeur du Lycée de Tunis, a été très discutée. Certains lui reprochent de se préoccuper beaucoup de son propre intérêt ; mais depuis quand colonise-t-on dans le dessein de perdre de l'argent ? Elle a rendu de réels services à la petite colonisation française en attirant en Tunisie, au besoin en allant chercher en France, des familles de véritables paysans et en leur consentant des contrats de métayage.

*

*

*

En Tunisie, la France se trouve en face de deux dangers : l'hostilité des indigènes et l'invasion italienne.

L'hostilité des indigènes disparaîtra lorsque nous leur aurons assuré la liberté aussi complète que peut le comporter notre tutelle, et l'égalité devant l'impôt. Quant au troisième terme de la devise écrite sur nos monuments : Fraternité, il faut laisser à quelques esprits d'élite, français et indigènes, le souci d'en préparer la lointaine réalisation.

Contre l'invasion italienne, ce qui est difficile, ce n'est pas de trouver le remède : c'est de l'appliquer. Le remède, c'est le peuplement français. Le moyen de l'appliquer — un des moyens de l'appliquer tout au moins — c'est de faire connaître la Tunisie, par conséquent de la faire aimer.

Il faut la faire connaître aux ouvriers, aux cultivateurs et aux jeunes bourgeois.

L'ouvrier trouvera en Tunisie une existence plus

Conclusion

facile et plus sûre ; le jeune bourgeois l'emploi de son intelligence, de son activité, de son esprit de domination... et de ses capitaux.

Mais ce sont les cultivateurs surtout qu'il faudrait gagner et à qui il importe de faire savoir qu'il y a, aux portes de la France, une autre France où ils pourront employer avec succès leurs rares qualités. Il faut faire un appel à tous ceux d'entr'eux que l'instruction a dégourdis et rendus ambitieux, à ceux dont l'esprit plus ouvert que celui de leurs pères ne se satisfait pas à l'idée de creuser éternellement le même sillon ou de travailler toute la vie pour féconder la terre d'autrui.

Il y a en Tunisie de la terre à prendre, et qui se donnera d'elle-même à celui qui l'aimera courageusement.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE—

LES HABITANTS—

	PAGE
I. LES BERBÈRES	7
II. LES ARABES	25

DEUXIÈME PARTIE—

RUINES, CITÉS ET PAYSAGES—

I. CARTHAGE	58
II. ROME	74
III. UNE PROMENADE DANS LE SUD	86
IV. LE DJERID—LES OASIS DE TOZEUR	96

CONCLUSION	108
----------------------	-----

TABLE DES ILLUSTRATIONS

MOSQUÉE DE SIDM BEN ZIAD—TUNIS	<i>Frontispice</i>
	PAGE
CAVALIER ARABE	12
VUE DE TUNIS À VOL D'OISEAU	21
SOUK DES ÉTOFFES	32
UNE BOUTIQUE DE FRITURE À TUNIS	41
AQUEDUC DE CARTHAGE	52
AMPHITHÉÂTRE ROMAIN DE 60,000 PLACES DE EL DJEM (238 AV. J.-C.)	61
SOUSSE—ATELIERS DE SPARTERIE	72
KAIROUAN—EFFET DU SOIR	81
KAIROUAN—LA PORTE MAURE	92
COUCHER DU SOLEIL DANS LE DÉSERT	101
RUE TOURBET EL BEY—TUNIS	<i>Couverture</i>

CARTE DE TUNISIE, page 6

Collection
honorée de Souscriptions
de l'État

المكتبة الوطنية
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE TUNISIE
IMPORTÉ D'ANGLETERRE.

LES ARTS GRAPHIQUES :
IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
VINCENNES

المكتبة الوطنية التونسية
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE TUNISIE



المكتبة الوطنية التونسية
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE TUNISIE